

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

aubin

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

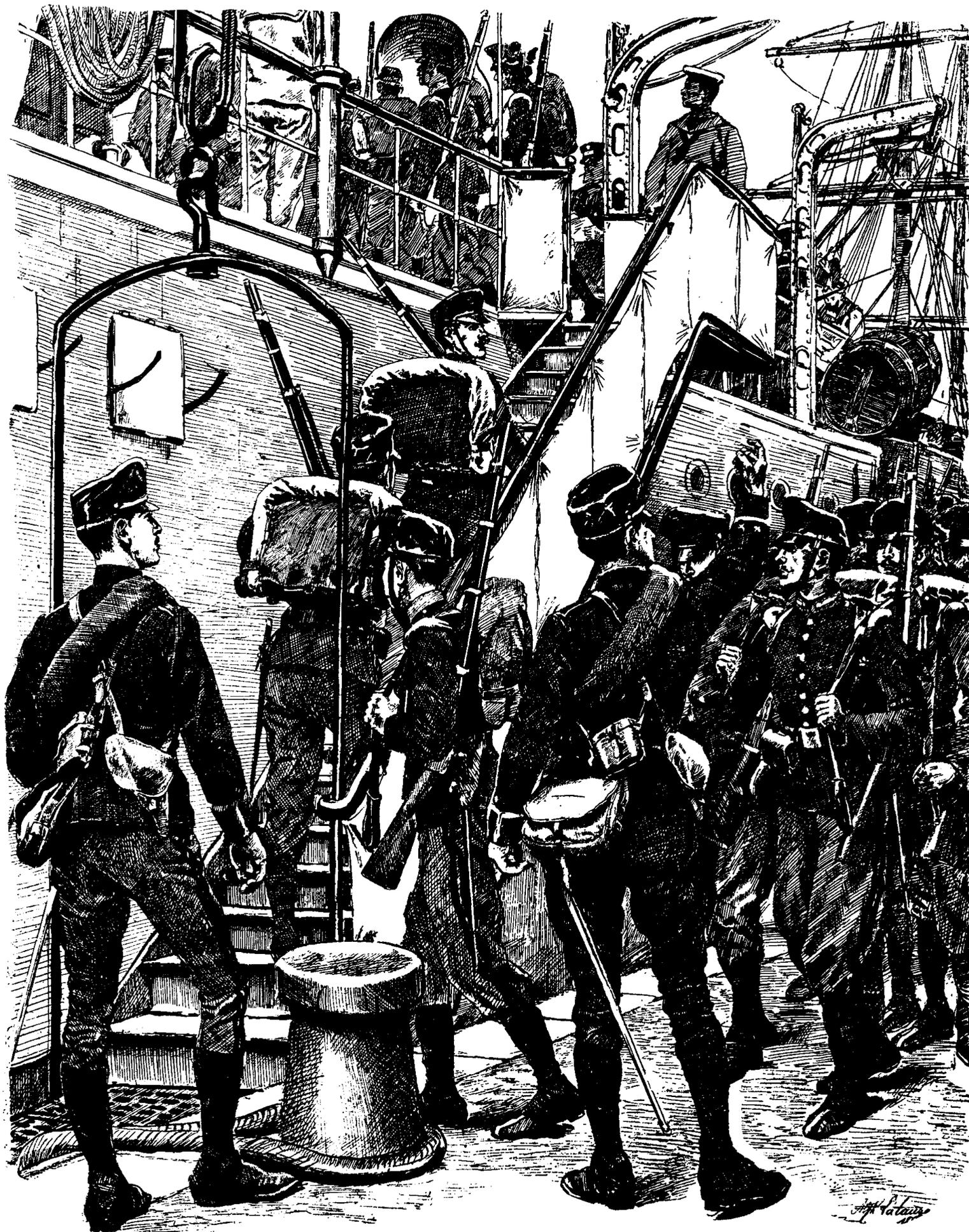
15^{ME} ANNÉE, No 732.—SAMEDI, 14 MAI 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ.—Embarquement des troupes espagnoles à Cadix

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zic-zac, par Rodolphe le Fort.—Mai et ses charmes, par Ant. Pelletier.—L'histoire, par G. Laurent.—Poésie : L'abeille, par Brioux.—Poésie : Québec, par B. de Flandre.—Nouvelle canadienne : Le dessous de l'histoire, par Louis Fréchet.—A ceux qui cherchent, par Violette.—Sur la route du Klondyke.—Poésie : Au printemps, par Paul Ivry.—Salut à Marie, par Myosotis.—Nos fleurs canadiennes, (avec gravure) par E.-Z. Massicotte.—L'apostolat de la plume, par Marie Aymong.—Poésie : L'hirondelle, par Sully-Prudhomme.—La guerre hispano-américaine, par F. Picard.—Astronomie, par A. Alain.—L'École Littéraire.—Poésie : Si queris miracula par J.-T.-O. Saucier.—Les Canadiens illustres.—Le poète du prisonnier.—Légendes hongroises.—Nos primes.—Théâtres.—Devinette.

GRAVURES.—La guerre hispano-américaine : Embarquement des troupes espagnoles à Cadix.—Sur la route du Klondyke : Le fort Wrangel.—L'armée espagnole.—L'armée américaine.—Les troubles à Madrid.—Portraits : Le vice-amiral américain Dewey ; Le vice-amiral espagnol Montejó ; M. Sagasta, premier ministre d'Espagne ; Maximo Gomez, l'un des chefs républicains à Cuba.—La journée d'un marin (12 gravures).—Gravures de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Première communion !... Quel chant suave, quels souvenirs délicieux dans ces deux mots !

Dans les vieux pays, c'est une fête qui éclipsé toutes les autres même les plus solennelles ; toute la famille est réunie, tout est décoré, couvert de fleurs et de verdure : l'âme de l'enfant qui a vu ces fêtes—les premières dont il soit le héros—en garde un parfum, une délicatesse, une impression telle, que l'on comprend cette belle réponse de Napoléon Ier au lendemain de la prise de Milan :

—Non, général, ceci n'est pas mon plus beau jour. Le plus beau jour de ma vie, c'est celui de ma première communion !

Qu'il avait donc raison, cet homme que nul n'a pu dépasser jusqu'ici !

Oh ! gardez, petits enfants, gardez précieusement en vos cœurs les douces joies de ce jour béni ! La première communion vous rend tels que vous étiez le

jour de votre baptême : de petits anges. Hélas ! Les ailes des anges ont une telle blancheur, que la moindre poussière de la route les ternit—et la boue les anéantit !

Est-ce donc que ce bonheur ne serait qu'un bonheur éphémère ?

Ne le croyez pas !

Bientôt, le successeur des apôtres, Mgr notre révérendissime archevêque, vous imposera les mains : par la confirmation, il fera de vous des hommes, des lutteurs, capables de résister aux assauts du monde comme aux brutales attaques de l'esprit du mal.

Il y a un mois à peine, j'ai eu l'insigne bonheur d'être parrain de confirmation de neuf enfants, à la Maison de Réforme de notre ville ; c'était un jour radieux, un jour de réjouissances les plus douces, les plus agréables : on fêtait le vingt-cinquième anniversaire d'aumônerie du prêtre le plus charitable que je connaisse, et en même temps on fêtait la confirmation de vingt-et-un enfants de cette institution.

Si vous saviez combien c'était touchant ! Si vous saviez combien j'aime mes petits filleuls de la Maison de Réforme ! Ils feront des chrétiens convaincus, j'en suis bien sûr.

Nos lecteurs savent que le ministre des Affaires Étrangères de France a décidé d'offrir, à la cathédrale de Montréal, un superbe tableau reproduisant un épisode de notre histoire nationale : "La première messe célébrée au Canada, le 25 juin 1615."

Voilà un fait peu banal et que nous aimons à rappeler.

Nous n'avons point voulu nous occuper des meurtres exécrables qui ont ensanglanté et avili notre belle province l'hiver dernier : le respect de nos lecteurs nous interdisait de parler de ces horreurs, et nous sommes loin de le regretter.

Nous voulons faire remarquer la tendance néfaste et funeste qu'a notre barreau : de vouloir *singer* (le mot est un peu fort, mais absolument nécessaire) les effets oratoires de leurs confrères d'Europe, et de vouloir, à l'exemple de ces derniers, préconiser les élucubrations fantaisistes de Lombroso.

Les théories malsaines de cet Italien reposent sur l'atavisme, et sur une espèce de prédisposition de l'homme, sorte de conséquence fatale de la prédétermination : la résultante de ces propositions fausses dans leur base, est tout aussi fautive : c'est l'irresponsabilité, ou l'annihilation du libre arbitre. On comprend aisément combien ce raisonnement est contraire non seulement à la saine philosophie dans ses concordances avec la psychologie, mais encore à l'enseignement de l'Eglise et à la raison éclairée.

Ce système a établi un courant de fausse sensibilité, ce qu'on dénomme la *sensiblerie*, grâce à laquelle nous avons assisté au triste spectacle de presque tout un peuple s'apitoyant sur un assassin absolument vulgaire et bestial ; et n'ayant pas un mot, pas une prière, ce peuple, pour les malheureuses victimes... jusqu'à ce qu'un beau jour, à l'audition de nouveaux crimes préparés par cet être pervers, le sentiment public se décidât enfin à retourner au bon sens, à la logique, et, par suite, se résolut à laisser la justice suivre son cours.

Il nous sera bien permis de dénoncer avec indignation certains journaux qui, dans un but de réclame malsaine, ne craignent point de fausser l'opinion publique en la poussant dans cette sensiblerie dont nous parlions, par des comptes-rendus de conversations plus ou moins sottes, dans tous les cas sottement sentimentales, avec ces malfaiteurs, honte de la civilisation.

Il est tout aussi inepte, irraisonnable, d'éveiller des sentiments de mansuétude envers un vulgaire assassin, qu'il est opposé au bien des peuples, même au point de vue religieux, de demander l'abolition de la peine de mort.

Comme chrétien, je suis obligé, en conscience, d'aimer même l'assassin, de lui rendre tous les services que je pourrai, pour le bien de son âme surtout—*est-il tué mon père!*— : mais jamais, au grand jamais,

mon devoir de chrétien ne me permet ou ne me permettra de représenter publiquement cet assassin comme une victime, un martyr !

Il est triste de devoir rappeler des choses aussi simples et aussi claires.

Le Saint-Père, poursuivant sa divine mission, a supplié les Etats-Unis et l'Espagne d'éviter toute effusion de sang. En même temps, le Saint-Père faisait agir Mgr Ireland, ami personnel du président McKinley, auprès de ce dernier, afin d'en obtenir une promesse de paix : tout fut inutile, la guerre fut déclarée.

L'histoire rétablira un jour les faits et félicitera l'égoïsme et le mensonge qui ont ourdi cette trame dont l'issue fatale sera la mort de cent milliers d'hommes.

Nous n'avons aucun parti pris, nous pouvons le dire hautement—on ne peut nous donner aucune preuve que nous ayons ce sentiment. Nous nous intéressons, et nous intéressons encore, au développement *pacifique* des Etats-Unis. Nous avons blâmé, blâmons et blâmerons tant qu'il le faudra l'orgueil et l'égoïsme de ceux qui semblent y faire ce que l'on appelle l'opinion publique.

Nous avons vu avec joie que la parole du Pape a été entendue avec respect, déférence même en Europe, et que les nations affolées du vieux monde ont paru se ressaisir en l'écoutant. N'y eût-il que ce résultat, nous osons espérer—contre tout espoir—qu'il en sortira un grand bien.

Contre tout espoir, avons-nous dit. Nous allons nous expliquer : On se souvient d'avoir vu dans les journaux que, quand le Saint-Père apprit le rejet de ses propositions et la déclaration de guerre, il souhaita d'être rappelé de ce monde. Ce vœu a, peut-être, semblé étrange à plusieurs. Car enfin, il y a eu d'autres guerres depuis l'avènement de Léon XIII. Voilà précisément ce qui donne la compréhension de faits tellement terribles, que le vœu du Souverain Pontife deviant ou doit devenir le vœu de chacun : ce n'est point à cause de la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne, que le Saint-Père a été pris de si grande pitié, mais à cause de la *guerre générale*, dont celle-là n'est que le prélude. La guerre actuelle est cette étincelle devant mettre le feu aux poudres, devant soulever l'Europe entière, l'Amérique, l'Asie, joncher de ruines et de cadavres les pays les plus fertiles, rendre déserts les plus peuplés : étincelle que, depuis vingt-huit ans, la diplomatie, par toutes sortes d'artifices, s'est efforcée d'éteindre chaque fois qu'elle apparaissait... Mais cela ne pouvait durer éternellement : soulevé contre Dieu, n'ayant d'autre culte que l'or, le moi, la débauche, le genre humain s'attendait, dans un malaise inconscient et inexplicable, à un bouleversement épouvantable, dont les tentatives socialistes depuis les pétroleurs de Paris jusqu'aux dynamitards de Barcelone ne sont que des prodromes innocents, enfantins. Il y a des mois que nous disons cela.

Dans cette attente anxieuse des grands événements, on annonce que les élections générales de France auront lieu le 8 mai : cette date a une singulière portée. En effet, le 8 mai, c'est le jour choisi pour la fête nationale de Jeanne d'Arc, la sublime héroïne combattant pour la France, et pour l'Eglise, sous la direction *immédiate* de saint Michel ; et le 8 mai, c'est encore la fête de l'Apparition de saint Michel, patron de la France.

Dieu se laisserait-il fléchir à la prière de la douce Vierge de Lorraine, susciterait-il encore un peuple pour exécuter ses décrets—et ce peuple, serait-il le peuple Franc ?...—Les événements vont se précipiter : nous saurons cela avant quelques mois, car il faut un dénoûment.

Au moment où l'Europe s'applaudissait d'avoir évité toute guerre, voici que toute cette sagesse, toute cette diplomatie échoue misérablement là où l'on n'avait rien prévu, rien pressenti.

Sans doute, on avait trouvé étrange, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'une possession comme Cuba eût pu résister trois ans aux armées espagnoles : tout le monde voyait bien que ce n'était pas avec leurs propres ressources que les insurgés se maintenaient.

Les grands intérêts d'une classe de producteurs et d'accapareurs, aux Etats-Unis, étaient engagés dans cette entreprise : coûte que coûte, il fallait la guerre, afin que ces capitalistes pussent parvenir rapidement à la fortune.

Nous avons dénoncé hautement l'Espagne si réellement elle a terrorisé sa colonie comme on le dit : on conviendra cependant, que nous ne pouvons nous contenter de périodes sonores, ronflantes, indignées ; ce ne sont pas des preuves, cela !—Et l'accident du *Maine*, on l'a vu par le message du président Mackinley, ne peut être imputé à l'Espagne. Le message dit expressément qu'il n'y a pas lieu de reconnaître la république cubaine : et nos voisins savent trop, par l'expérience des autres, que le gouvernement aux mains des Cubains, c'est l'anarchie, le désordre perpétuel dans l'île, une cause de conflits quotidiens.

Il ne reste donc aucune cause, aucun prétexte même, pour justifier cette guerre : il n'y a que la raison des capitalistes dont nous parlions tout à l'heure.

Nos bons voisins ne sont pas tous égarés par la passion : ils ont la guerre, ils doivent en subir les conséquences. Mais ils remarqueront avec nous qu'il y a autre chose qu'un but d'humanité en tout cela, quand ils voudront réfléchir à la manière dont on a forcé la main au président Mackinley, homme aux sentiments bons et loyaux, dit-on, qui eût voulu éviter la guerre ; quand ils voudront se rappeler ces dépêches ridiculement abominables et sottes, où l'on disait que le Saint-Père avait béni les troupes espagnoles avec des paroles de blâme pour les Etats-Unis—*ce qui est absolument faux*— ; où l'on disait "que le Pape doit prendre garde de ne pas manifester trop ouvertement ses préférences," menace stupide, dont on reconnaît l'origine ; enfin, quand ils voudront se rappeler l'action des Juifs offrant un navire au gouvernement des Etats-Unis, avec "leurs vœux pour la destruction de l'Espagne."

Tout cela est caractéristique et, vient éclairer singulièrement la scène des affaires, aussi bien que l'esprit de tout homme impartial et sachant voir loin.

Rodolphe Leconte

MAI ET SES CHARMES

A Mme R.-J.-J. R., Ste-Anne de la Péraide.

La terre s'est dépouillée de son voile sombre, les ténèbres ont disparu, l'aurore sourit. Derrière la colline... au loin... le soleil se montre, ses premiers rayons dorés jetant un regard ami sur la demeure des hommes. Heureux de sa visite, ils saluent son arrivée. Le roi du jour semble sourire et leur promettre le bonheur qu'ils désirent ardemment. "Regardez, leur dit-il, le joyeux cortège qui m'accompagne : dans le lointain, les monts aux cimes échevelées, les vallons émaillés de fleurs aux aromes enivrants : ici, les jardins remplis de roses, de myrtes et de lys ; là, les champs, les bois, la campagne, les forêts et leurs richesses : la nature entière renaît à la vie et se pare de ses plus beaux atours. C'est pour vous, hommes, que toutes ces merveilles s'accomplissent ! Ne sentez-vous pas votre cœur battre plus fort ? Resterez-vous de glace en présence de ces grandeurs ? Ne trouvez-vous pas sur vos lèvres, et en vos âmes, une parole de remerciement, une prière fervente au Créateur de ces magnificences ? Contemplez !... Jouissez !... Priez ! Spectacle admirable ! preuve d'un amour sans limite.

Un je ne sais quoi—semblable à une étreinte suave—s'empare de tout l'être sous le charme irrésistible qu'offre ainsi un beau matin du mois de mai. Quand

le Christ et le ciel semblent s'être consultés pour donner un témoignage nouveau d'amour aux hommes et à la Vierge, on sent un pressant besoin de faire jaillir à longs flots de ses lèvres mille reconnaissances, et, seul, hélas ! un faible son trouble à peine le silence ; la langue, sèche, étonnée, sans mouvement, se colle au palais. Mais l'âme, elle, plus libre, moins embarrassée, prend son essor, vole, plane, et, en son mutisme éloquent, sent et dit beaucoup.—Les esprits ont aussi leur langage...

* *

Devant ce tableau de la nature, l'artiste, saisi d'admiration, le cœur plein d'enthousiasme, est d'abord incapable d'exprimer ce qu'il ressent ; peu à peu, il se remet, regarde de nouveau, parcourt les différentes parties de cette scène et voit partout de nouvelles beautés ; au comble du bonheur, il éclate en applaudissements, il appelle ses amis afin qu'eux aussi jouissent du spectacle ravissant. Tous s'extasient. L'artiste scrute encore, scrute toujours et se dit à la fin : "Je vois là une œuvre de génie, j'essayerai de l'imiter : avec du travail et de la persévérance j'arriverai... peut-être..." Il se met à l'œuvre.

Ce tableau de mai ne nous en rappelle-t-il pas un autre ? Oui, un autre tableau bien plus magnifique s'offre à nos yeux, à notre admiration en ce mois. Le grand artiste avec plus d'art encore à préparer les peintures, les couleurs et à merveilleusement conduit le pinceau. Dieu, l'auteur reconnu de toutes choses, a réuni, ce semble, toutes les puissances de son immense génie pour former son nouvel ouvrage. Pour créer le monde et les merveilles incalculables qu'il renferme, pour donner au soleil ses jets de flamme, à la lune sa splendeur, au ciel ses milliers d'anges, à la terre ses ornements et ses parures, Il n'a pris qu'un instant : une parole et l'univers sortait du néant. "Fiat !" Mais pour nous donner Marie, plus est besoin : les trois personnes divines semblent réfléchir, se consulter et réunir leurs forces. Malgré tout, ce n'est qu'après 40 siècles de préparation que l'œuvre est achevée ce n'est qu'après 40 siècles que Marie, resplendissante de majesté, sort des mains du Grand-Tout. Qu'il est beau ce chef-d'œuvre ! Qu'il est magnifique et grandiose ce tableau !

Dieu—si je puis parler ainsi—ne pouvait pas faire mieux. Il a réuni dans celle qui devait être sa mère toutes les vertus, toutes les beautés. Son génie apparaît tel qu'il est dans cette œuvre de prédilection Marie, qui devait porter dans son sein de Vierge, l'Eternel Seigneur, est sortie des mains du Créateur plus éclatante que le diamant de la plus belle eau sous le jeu de la lumière, plus blanche que l'aile d'un Séraphin, plus pure que le beau lys unicolore. Dieu, on le voit, a multiplié ses dons à celle qui devait—mystère incompréhensible pour nous, obscurs mortels,—à celle qui devait mettre au monde son propre Créateur, à celle qui devait être la compagne du Tout-Puissant sur la terre, la terreur des démons, la reine des anges et, ô délices suprêmes ! la mère des faibles humains. Oh ! qu'elle est belle la Vierge : *Tota pulchra est Virgo Maria* !

En face de tant de pureté, de puissance, d'humilité, l'homme, infime rien, se méprise presque et s'annihile. En présence de tant de perfections, de tant de sublimités, il voit sa propre indignité, son impuissance, sa faiblesse.

Il faudrait être Dieu pour louer dignement Marie et parler d'elle d'une manière convenable. Venez à mon aide, bonne Mère, activez ma langue, mettez sur mes lèvres des accents justes, purifiez mon cœur et tout mon être afin que je vous contemple, que je chante vos louanges et fasse retentir les voûtes célestes de mes cantiques. Je vous rends de tout cœur l'hommage dû, je reconnais vos qualités, votre supériorité sur les autres créatures ; et, avec la terre, avec le ciel, je m'écrie : Bénie, soyez bénie, Vierge Sainte, nouvelle Eve, chef-d'œuvre fait pour sauver la race humaine en donnant à la terre un Sauveur. Votre éclat surpasse celui du roi des astres qui scintillent et se balancent au-dessus de nos têtes ; vous êtes plus belle que la reine des songes, plus resplendissante que les étoiles, plus tendre et plus douce que l'aurore. Semblable à une reine au milieu de sa cour, sur un trône d'or, d'ivoire

et de rubis, vous siégez dans les palais divins à côté de l'Eternel ! Les légions angéliques, étonnées de tant de grandeurs et de perfections réunies dans une seule créature, sont ravies en extase et, s'accompagnant de la cithare et du psaltérion, chantent vos gloires, vos vertus, vos splendeurs !... Je vous salue, Vierge, vous que les démons craignent du fond lointain de leurs sombres et fumantes demeures, vous que les hommes chérissent, vous que Dieu aime. Vous êtes ma mère et mon avocate, soyez donc aussi mon guide sur la route hasardeuse de l'exil. Je veux vous aimer comme un fils aime sa mère. Voici mon cœur, brûlez-le de votre amour, couvrez-le de votre manteau protecteur et propice à tant d'autres déjà. Je me confie en vous, et de même que le vaisseau dirigé par le pilote habile, j'arriverai au port ; et, ainsi que le peintre imite la nature, je veux imiter vos vertus le plus parfaitement possible pour vous ressembler davantage !...

* *

Mère de Dieu !... Reine du ciel et de la terre !
Quelle grandeur ! Quelle magnificence ! Quelle gloire !

Antonio Pelle tieri

L'HISTOIRE

O notre histoire, écrivain de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'histoire est un sentiment noble et pur, qui fait vibrer dans le cœur du vrai patriote, un saint et sensible attachement.

C'est elle qui apprend à la jeunesse les faits héroïques du passé. Elle lui montre les scènes mémorables déroulées sur le sol où elle vit heureuse.

Pour nous, qu'elle est belle et précieuse notre histoire !

Qu'il est légitime de l'aimer, la respecter, et la proclamer avec orgueil et fierté.

Les glorieux événements qui l'ont enrichie, les faits mémorables qui l'ont cimentée d'un sceau précieux et auguste ont tracé sur notre sol un sillon inoubliable et à jamais béni.

Heureux les glorieux historiens qui l'ont propagée.

Honneur à Garneau, Parent, Labrie, Ferland, Sulte, Roy, David ; les glorieux défenseurs de nos gloires nationales, des patriotes canadiens, des fiers disciples de la littérature.

Ceux dont la plume juste et sereine traça courageusement à la jeunesse grandissante l'intéressante histoire de la patrie.

Ceux que des documents antiques, donnent droit de venger avec tenacité ; les lacunes arbitraires dirigées contre nous.

La postérité s'en souviendra.

Un temps viendra où ceux qui parlent de l'histoire, feront parler d'eux par l'histoire.

Aimons l'histoire : c'est un devoir de patriotisme, une fleur nouvelle à la glorieuse couronne des héros d'autrefois.

GEORGES LAURIER.

Montréal, 1898.

L'ABEILLE

Devant un frais jardin quand elle vint au monde,
Sous ses cheveux légers elle parut si blonde
Que son père la prit sur son cœur, l'embrassa,
Et d'amour rayonnant, ainsi la baptisa :
"Où, sur les arbres verts et sur l'herbe odorante,
Tu seras tout le jour comme une abeille errante ;
Et, dans mes longs travaux, souvent, pour m'apaiser,
Tu viendras m'apporter le miel de ton baiser :
Va donc sur la fleur blanche et sur la fleur vermeille,
Enfant aux cheveux d'or qu'il faut nommer Abeille."

BRIEUX.

QUÉBEC

A Française.

JE ME SOUVIENS (Devise de Québec.)

*En voyant aujourd'hui le fleuve blanc de neige
Dormir profondément en hivernal sommeil,
O Québec, ton passé, brusquement n'assiège
Il me semble qu'il dise : " Espère en mon réveil ".*

*" Le Saint-Laurent bientôt brisera la carcasse
Que l'hiver lui forma — moi même aurai mon tour,
J'espère en l'avenir si le présent m'englaise
Et malgré les Anglais JE ME SOUVIENS toujours ".*

*O ville si Française, ô ville si fidèle,
Toi diamant glorieux, d'un beau sceptre tombé,
O fille ayant au cœur la sève maternelle,
Tu gardes sans faillir le rêve des aïeux.*

*Malgré l'Anglais, toujours tu demeures française,
Et tu parles encor le langage béni.
Tu reçois le massé sans peur et sans faiblesse,
Le siècle déjà mort pour toi n'est pas fini.*

*Je rêve aux grands assauts que tu soutins, ô ville,
Je rêve aux grands combats, à tes combats géants,
A Montcalm et Lévis, Frontenac, Iberville,
Au vaillant souvenir de ton passé sanglant.*

*Je vois les jours de deuil et d'ultime détresse,
Où tes enfants vaincus, pressés de toutes parts,
A la France trop loin racontaient leur détresse,
Demandant du secours avant qu'il fût trop tard.*

*Je vois leur yeux brûlants interroger le fleuve,
Le grand fleuve désert où rien ne leur répond,
Et ton cœur se montrer aussi grand que l'épreuve,
Et répondre à l'Anglais à grands coups de canon.*

*Qu'importe du passé la superbe défaite ?
Toi seule as résisté, ma fidèle cité.
Jamais tu ne plias au milieu des tempêtes :
Ton nom, comme une gloire, aux peuples est jeté.*

*Tu te souviens toujours de ton âme Française,
Tu te souviens toujours de la mort des aïeux,
De ton sang, de ton nom, des drapeaux qu'on te laisse :
Et s'il fallait mourir, tu serais digne d'eux.*

*Certes tu te souviens, attendant la victoire,
Désirant la revanche et les combats sanglants :
Et pour cela chacun admire ton histoire,
Et serait glorieux de naître ton enfant.*

B. de France

Ville-Marie, Lac Témiscamingue, 1898.

LES DESSOUS DE L'HISTOIRE

L'année 1849 fut une période d'agitation pour le pays, et surtout pour la ville de Montréal, à laquelle une bande de fanatiques firent perdre, pour toujours sans doute, son titre de capitale, qu'elle posséderait probablement encore aujourd'hui.

Le fanatisme conduit rarement à d'autres résultats. Rappelons succinctement les faits.

A l'exemple du Haut-Canada, qui, avant l'union des Provinces, avait voté une somme de cent soixante mille dollars pour indemniser les citoyens paisibles dont les biens avaient souffert par suite des insurrections de 1837 et 1838, le gouvernement Lafontaine-Baldwin avait soumis aux Chambres un projet de loi affectant une somme de quatre cent mille dollars aux mêmes fins pour le Bas-Canada, où les désastres causés par les mêmes événements avaient été beaucoup plus considérables.

Cette action du gouvernement libéral souleva des tempêtes.

Les haines de races, encore brûlantes, se ravivèrent, et le brandon de la discorde se ralluma aux quatre coins du pays.

Ce fut une lutte acharnée. On vit de nouveau aux prises presque tous les acteurs du conflit qui avait englanté les échafauds dix ans auparavant.

Cette fois, au moins, la victoire resta finalement aux partisans de la justice et du bon droit. La majorité en faveur du bill fut de vingt-cinq — vingt-quatre Anglais et vingt-quatre Français s'étant donné la main pour accomplir ce grand acte de politique réparatrice.

Des vingt-quatre Canadiens-français, hélas ! pas un seul ne survit. C'est M. Chauveau qui s'est éteint le dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

La bataille était gagnée, mais le fanatisme n'avait pas désarmé.

La loi votée, on essaya d'obtenir un désaveu de la part du gouverneur général, lord Elgin.

On n'y réussit point.

Les supplications, les menaces, les injures — on employa tout — furent sans effet sur cet homme aussi ferme que consciencieux ; et le 25 avril, lord Elgin sanctionnait la nouvelle loi, connue aujourd'hui dans l'histoire sous le nom de " Bill d'indemnité ".

La huée fut sauvage. On siffla, on hurla, on poursuivait le représentant de la Souveraine avec des vociférations, des trognons de choux, des œufs pourris et des pierres.

Le soir, les députés s'échappèrent comme ils purent du Parlement mis à sac et incendié par un mob en furie.

Durant plusieurs jours, la ville fut au pouvoir des émeutiers, qui se livrèrent à des actes du plus odieux vandalisme.

Encouragés par certains journaux — le *Montreal Gazette* en particulier — ils brûlèrent ou saccagèrent les propriétés et les demeures des premiers citoyens de Montréal, et entre autres, la demeure de M. Lafontaine.

On ne parlait rien moins que d'exterminer tout ce qui portait un nom français dans le pays.

Heureusement que ces énergumènes se contentèrent d'en parler. Pour des raisons connues, ils ne mirent à exécution que des projets moins dangereux pour eux comme pour nous.

Après la prorogation des Chambres, les attaques de nuit recommencèrent. Les femmes étaient insultées et bafouées dans les rues. Lady Elgin elle-même ne pouvait plus sortir en voiture, sans s'exposer aux injures d'une lâche populace, qui se targuait d'agir au nom de la proverbiale loyauté britannique.

Cette nouvelle manière d'entendre la loyauté ne fut pas exclusive à Montréal. Elle se fit un peu générale dans tout le pays.

Partout où il y avait quelque groupe d'Anglais fanatiques on organisa des assemblées tumultueuses, on prononça des discours incendiaires, et l'on brûla le gouverneur en effigie, quand on ne se livra pas à des désordres plus graves.

Ces exécutions en effigie ne furent pas toujours, il est vrai, couronnées du plus brillant succès. A Québec, par exemple, la comédie fit un four colossal, et tomba au lever du rideau.

La scène avait lieu en face de la cathédrale, sur la place du Marché. Elle fut épique.

Le bûcher venait à peine d'être allumé aux applaudissements de la foule et aux éclats des fanfares, lorsqu'une escouade de durs-à-cuire du faubourg Saint-Roch débouchèrent par la rue de la Fabrique, et, armés de manches de hache et de gournables, formulèrent avec énergie l'intention de prendre place aux premiers fauteuils d'orchestre.

De leur côté, les vaillants partisans de la loyauté britannique étaient bien armés aussi. Il en résulta un léger différend dans lequel les trouble-fête eurent le dessus.

Les statistiques officielles ne constatent pas combien il y eut d'yeux pochés, de têtes fêlées et de côtes enfoncées, mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que, après quelques instants de pourparlers plus ou moins appuyés d'arguments *ad hominem*, l'effigie du gouverneur fut enlevée haut la main et mise en sûreté derrière les verrous de la cathédrale, sans qu'un poil de sa perruque blanche eût été seulement roussi.

Les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent qu'à rentrer chez eux paisiblement, tandis que les dépouilles opimes — sous forme de la susdite perruque, d'un bicorne à plumet, de passementeries et d'épaulettes en or, d'éperons en argent et d'une épée de théâtre, sans

compter une tunique, un pantalon, un gilet, des bottes et du linge superfin — étaient loyalement partagées entre les vainqueurs, qui n'ont, j'en suis bien certain, jamais songé à s'en confesser.

Les échos de ces désordres et de ces luttes arrivaient jusqu'à notre humble village de Lévis, et soulevaient de singulières effervescences sous mon petit crâne de neuf ans. Ils y réveillaient je ne sais plus quelles idées belliqueuses, réminiscences chevaleresques des premières lectures, inquiètes aspirations mal définies, mais encore vibrantes sous l'impulsion des récents ébranlements sociaux.

Les pères ne faisaient plus fondre leurs cuillers pour en faire des balles ; mais les enfants ne s'avouaient pas vaincus.

Le nom de Papineau nous enthousiasmait toujours ; et toujours et malgré tout, nos petites cervelles rêvaient de revanche, de bataille et d'indépendance.

Les hommes, auxquels l'expérience a enseigné l'inutilité de toute résistance, peuvent s'indigner, menacer, mais ils se soumettent devant la nécessité.

Pour l'enfance inexpérimentée, au contraire, rien ne semble impossible. Elle est toujours prête à tenter le sort, si implacable qu'il soit.

Or les Anglais de Lévis, guère moins fanatiques que ceux de Québec, voulurent avoir, eux aussi, leur petite démonstration de loyauté.

Le jour fixé, le lieu choisi — c'était à deux pas de chez mon père, au fond d'une anse formée par un retrait du rocher qui borde le Saint-Laurent à cet endroit — les invitations furent lancées.

Une belle occasion pour les déconflits de Québec de se refaire le moral !

Tout avait été mis en œuvre pour assurer un succès sans précédent. Dans l'après-midi, les barils de goudron s'échafaudèrent en pyramides, entremêlés de bottes de paille imbibée d'huile ; et sur le tout, on dressa un mannequin à cheveux blancs, tout doré sur tranche, et tenant dans sa main un rouleau de papier censé représenter le fameux bill, prétexte à tout ce tapage.

Les préparatifs s'étaient faits sous la surveillance et la protection d'un piquet d'hommes armés de pied en cap, et qui, jusqu'au moment de la cérémonie, firent sentinelle autour de ce monument de loyalisme nouveau modèle, avec une bravoure que la postérité, si elle s'en rapporte à mon témoignage, ne saurait leur contester — bravoure mise du reste à l'épreuve par l'attitude menaçante d'une poignée de moutards qui regardaient faire avec une curiosité mal dissimulée.

Depuis quelques jours, des assemblées secrètes avaient eu lieu — mon père en était — dans le but d'aviser aux moyens à prendre pour repousser l'affront qu'on nous préparait.

Les habitants des " concessions " s'étaient armés et organisés à tout hasard ; ceux des " chantiers " étaient prêts à marcher et n'attendaient que le signal d'agir.

Une bagarre sanglante était possible. Le jour arrivé, jusqu'à midi, elle fut imminente. Un homme fit tourner les cartes.

Le curé, averti de ce qui se passait, parcourut les rangs, visita les chefs, défendit toute voie de faits sous les peines les plus sévères ; bref, tua le conflit dans l'œuf.

A la tombée de la nuit, chacun se claquemura chez soi, portes et contrevents hermétiquement clos ; et ce fut la rage au cœur et les poings crispés que mon père entendit passer, dans les éclats de rire et les acclamations gouailleuses, les équipages de luxe, les tambours et les cuivres en goguette, avec le petit canon qu'on s'était procuré à bord d'un navire pour rehausser l'éclat de la fête par d'aussi solennelles que loyales détonations.

Nous n'avions pas allumé de lumière. La maison était triste comme un tombeau.

— Couchons-nous ! grommela mon père.

Tout le monde obéit, à deux exceptions près.

Pour moi, je ne fis que semblant, de même qu'un jeune garçon du nom de John Campbell — mort il y a peu de temps à Montréal — un orphelin de quelques années plus âgé que moi, que mon père avait recueilli à l'âge de trois ans, et élevé depuis comme son propre enfant.

A nous deux, nous avons formé un projet.

Ce projet était hardi pour des gosses ; mais il était en même temps bien simple, comme vous allez voir.

Au lieu de monter à nos chambres, nous filâmes par la porte de service ; et, sans plus d'hésitations, nous nous mîmes à gravir l'escarpement de la falaise qui se dressait à pic en arrière de notre demeure.

C'eût été chose impossible pour quelqu'un de moins expérimenté que nous, tant il faisait sombre ; mais nous étions familiers avec tous les détours des sentiers, toutes les anfractuosités du sol, et l'ascension ne fut pas longue.

Chemin faisant, nous emplissions nos poches de cailloux, de galets et de morceaux de tuf, de peur de ne pas trouver là-haut ce qu'il nous fallait pour mettre notre plan à exécution.

J'y allais consciencieusement pour ma part ; si consciencieusement, qu'en atteignant le sommet, je me trouvai tellement lesté que mon camarade dut m'aider à franchir le rebord, hérissé de broussailles, qui surplombait au-dessus des profondeurs enténébrées dont nous émergions.

Grâce à cet appoint, je réussis tant bien que mal à me hisser auprès de mon compagnon ; et bientôt nous fûmes tranquillement accroupis dans les hautes herbes à deux cent cinquante pieds au-dessus de la foule des manifestants, dont les éclats de rire et les exclamations joyeuses arrivaient, sonores ou perlées, jusqu'à notre cachette.

Tout à coup :

Boum !...

Un coup de canon ébranla le rocher. Puis une sonnerie de clairons éclata dans la nuit.

Au même instant, un jet de flamme jaillit du bûcher, un formidable hurra retentit au loin, et une houle compacte de têtes grouillantes et rieuses apparut à nos yeux, massée en un cercle flamboyant, tandis que, parmi les roulements de tambours et les cris de triomphe, les cornets, les trombones et les ophicléides lançaient les premières notes du *God save the Queen*.

Il y a de cela tout près d'un demi-siècle ; et j'ai encore le spectacle sous les yeux. C'était, autant que je me rappelle, magistralement beau.

Mais cela ne dura que quelques secondes. Presque au même instant, une clameur terrifiante traversa les airs. La foule, après avoir tourbillonné un moment comme un amas de feuilles sèches secouées par une rafale, prit la fuite de tous les côtés à la fois, et se dispersa au loin dans les espaces noirs, laissant la flamme du bûcher monter solitaire, avec sa colonne de fumée, vers les hauteurs où nous étions.

C'étaient nous, les malheureux ! — la plume m'en tremble encore aux doigts en écrivant ces lignes — qui, sans songer un instant aux conséquences, sans réfléchir au poids terrible dont nous risquions de charger nos consciences pour la vie entière, sans nous rendre compte que nous commettions là un crime lâche et atroce, c'était nous, dis-je — mon camarade et moi — qui venions de lancer sur cette foule sans défense, sur cette foule où il y avait des femmes et des enfants, sur cette foule inoffensive après tout, une volée de pierres dont la moitié d'une aurait pu tuer raide celui qui l'aurait reçue sur la tête !

Oh ! la politique !

Par un hasard qui tient du miracle — Dieu sait si je le remercie souvent de m'avoir épargné un tel remords — nos projectiles, heureusement, n'atteignirent personne.

Mais la panique fut inexprimable.

On transporta des femmes évanouies jusque chez mon père.

Pauvre père ! lui si humain, si compatissant, toujours hanté par la crainte de faire du mal à quelqu'un, s'il avait su !...

En somme, ce soir-là, si l'effigie de lord Elgin fut consumée, personne n'eut raison de s'en réjouir : la peur provoquée par deux gamins avait été telle que les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent plus même la pensée d'affirmer la solidité de leurs principes par d'autres démonstrations de ce genre.

Je suis bien convaincu que les survivants — s'il en

reste — s'imaginent encore avoir été attaqués, cette nuit-là, par une armée de brigands.

Qu'ils ne me gardent pas rancune, au moins !

Je me suis repenti.

Sans-fichette

A CEUX QUI ME CHERCHENT

Mais non, je n'avais pas, en écrivant mon petit article, *Femme varié*, l'intention de dépeindre le sexe fort "de manière à le rendre quelque peu honteux d'être barbu," comme le dit, sur un ton assez railleur, cet intéressant et distingué littérateur si avantageusement connu de tous, M. F. Picard. J'oserais même dire — tout bas — que ce n'est pas là pour moi le moindre charme que je lui trouve, puisque la barbe est, chez l'homme, ce que la chevelure est chez la femme : un ornement qui lui sied à merveille, tout en lui prêtant un cachet de suprême distinction joint à cet imposant aspect qui démontre si bien la supériorité de cet être, tour à tour soumis et rebelle qui semble toujours nous supplier pour mieux ordonner. C'est tout juste, car, d'ordinaire, le majeur commande et le mineur implore.

On me reproche sans doute de taire les exceptions, ce que j'admets volontiers, l'exception confirmant toujours la règle. Mais comme je l'ai dit déjà, tout en reconnaissant qu'il y en ait je ne puis que répéter : celles-là sont si rares !... C'est que des circonstances ont brisé trop tôt le piédestal où, dans ma jeune imagination, j'avais élevé cet être créé à l'image de Dieu. Quoique je n'aie pas encore souffert par lui, je devine ce qu'il peut faire subir à l'âme naïve et confiante qui se livre trop tôt pour se reprendre trop tard, ou qui refuse de répondre à un sentiment non partagé. J'ajouterai donc que j'estime et j'admire l'homme tel qu'il doit être et non tel qu'il est, bien souvent.

Et maintenant, je dirai à l'aimable Gilberte qu'elle avait déjà depuis longtemps toute la sympathie de l'humble fleurette qui ne saurait refuser son affection ni une preuve de sympathie à qui la réclame d'une manière aussi touchante. Que dirai-je enfin au joli *Lierre des Bois* qui chante si bien la nature au sein de sa retraite champêtre ? Ah ! je lui dirai que chaque jour me retrouve à la fenêtre de mon humble demeure qu'il orne de son vert feuillage en s'enroulant

gracieusement comme pour provoquer l'admiration qu'il mérite bien, du reste, et je me prends à rêver aussi parfois en regardant ce fidèle emblème de l'amitié sincère dont je cueille souvent la feuille sombre qui s'offre à la caresse de ma main. J'aime à redire ces vers qui conviennent à ma solitude :

Comme une feuille je vis où je me cache,
Comme le lierre je meurs où je m'attache.

Avec vous donc, charmant *Lierre des Bois*, je chante la paix voluptueuse de ma retraite et, heureuse en mon verdoyant réduit, je fredonne doucement :

Je suis la simple Violette,
Vivant de l'air que Dieu bénit.
Sous l'herbe touffue, en cachette,
Sans nul éclat, je fais mon nid,
Au fond de mon petit royaume,
Loin du monde je suis si bien !
On dit que ma corolle embaume :
Je n'en sais rien.

Violette

SUR LA ROUTE DU KLONDYKE

(Voir gravure)

Nous donnons, dans ce numéro, une vue du Fort Wrangell, situé dans l'Alaska sur la rivière Stickeen, territoire des Etats-Unis. Les navires de gros tonnage ont là leur point terminus ; c'est là qu'ils transbordent leurs marchandises dans les petits bateaux avec lesquels on parvient à Glenora ou à la crique du Télégraphe, à cent cinquante milles plus haut, sur le territoire Canadien. De ce point, le chemin de fer des MM. Mann et MacKenzie devait continuer jusqu'au lac Teslin, soit encore cent cinquante milles plus haut. La rivière Stickeen est libre de glaces et navigable seulement durant quatre mois de l'année.

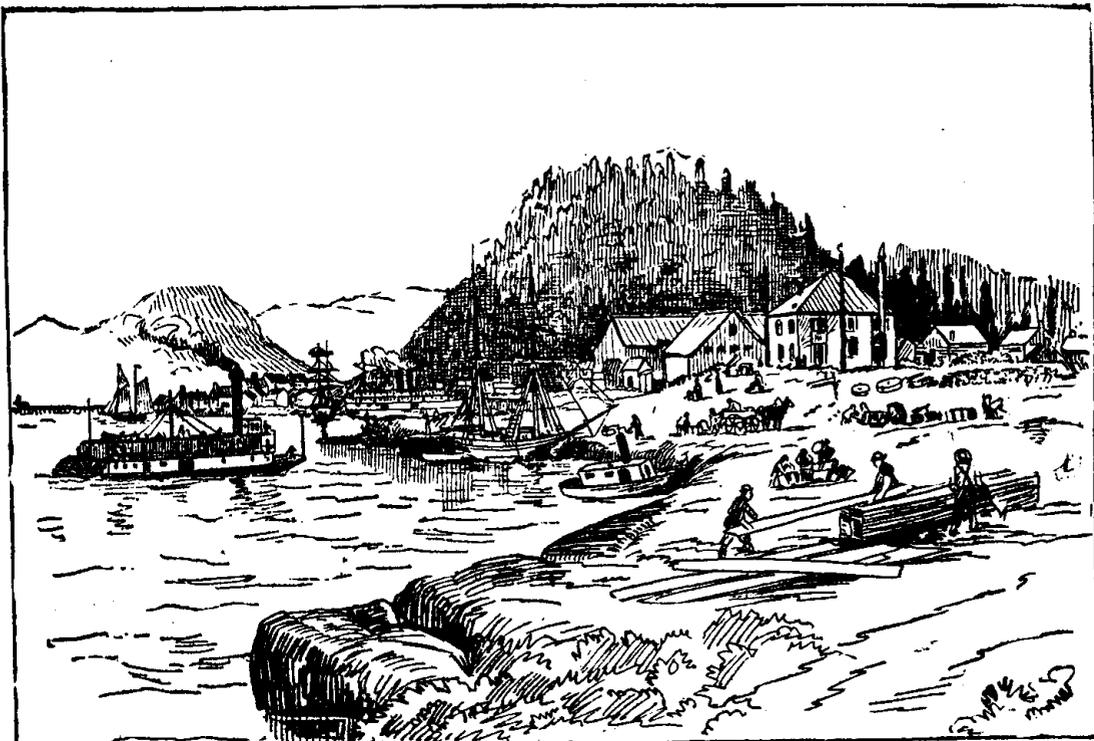
LA SAGESSE DES NATIONS

QUELQUES PROVERBES SUR LA FEMME

Femme bonne
Vaut une couronne.

Femme rit quand elle peut,
Et pleure quand elle veut.

Maison sans femme et sans flamme
Corps sans âme.



SUR LA ROUTE DU KLONDYKE. — LE FORT WRANGELL, A L'EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE STICKEEN

AU PRINTEMPS

Salut printemps ! salut, réveil de la nature !
Feuillages verdoyants, bois couronnés de fleurs !
Salut, premiers beaux jours ! ravissante verdure !
Vous êtes le retour des plus tendres douceurs.

Te voilà souriant, apparaissant à peine ;
Le dur hiver a fui, le deuil est disparu.
Tu chasses devant toi le chagrin et la peine,
Et des jours plus heureux pour nous ont apparu.

Le chantre des forêts fait résonner sa lyre,
On entend du ruisseau le murmure argentin ;
Dans ce joyeux concert la nature soupire,
Et sa harpe sonore émet un son divin.

Mais, tu nais aujourd'hui ; demain ta place est prise.
Vers ce gouffre béant qu'on nomme éternité,
Tu t'enfuis aussitôt sur l'aile de la brise
Qui nous apportera la saison de l'été.

Que ne demeures-tu, saison de l'espérance,
Tes plaisirs sont si doux et tes charmes si grands ?
Oh ! laisse-moi goûter avant ta dure absence,
Le bonheur que je trouve en tes jours enivrants.

Paul Iury

SALUT A MARIE

Tout renaît dans la nature : sous l'action bienfaisante du soleil, les arbres reprennent leur ancienne vigueur, et leurs branches, jadis dépouillées, se chargent maintenant de verdure à travers laquelle bruit doucement la brise printanière ; à nos pieds se déroule un immense tapis d'émeraude, dans les plis duquel se cache la timide violette dont le parfum suave se mêle à ceux du muguet et du lilas.

Là-bas, dans la prairie, on entend un gracieux petit bruit : c'est le gentil ruisseau qui serpente sur son lit de cailloux en murmurant tout bas, oh ! l'indiscret ! les jolies choses entendues aux derniers beaux jours.

Les petits oiseaux, tout en voletant dans le feuillage nouveau, essaient de se rappeler les chansons de l'été précédent ; ils joignent leur doux gazouillis aux joyeux ébats de nos petits anges de la terre, lesquels lancent, à tous les coins du ciel bleu, les éclats de leur gaité.

C'est Mai ; et toutes ces voix du renouveau forment un pieux concert qui monte vers le ciel pour saluer la Reine du monde, à qui est consacré ce beau mois. Entendez-vous les doux accords qui s'échappent de la voûte céleste ? C'est le chœur des saints qui chante les louanges de Marie et que les séraphins accompagnent sur leurs harpes d'or.

La terre et les cieux se confondent dans un même sentiment d'amour et d'admiration pour la Mère de Dieu. Unissons-nous à toute cette allégresse, et que nos faibles voix s'élèvent aussi vers Elle et exaltent les prodiges dont elle a été l'objet. Voyez son front, comme il resplendit ! C'est qu'une auréole de gloire l'entoure. Dieu l'a choisie pour accomplir le mystère de son Incarnation, et Il s'est plu à orner de toutes les vertus celle qui devait être sa Mère. Aussi, considérons-la, s'épanouissant d'abord à l'ombre du Temple ; plus tard, elle brille par sa modestie et sa douceur qui ne sont égalées que par son humilité et sa pureté ; Elle se prépare ainsi à la grande mission à laquelle Elle est destinée.

Quel beau modèle pour nous, jeunes filles chrétiennes, et comme nous devons chérir toutes ces vertus que Marie a pratiquées avec tant d'éclat !

Son regard maternel s'abaisse sur nous avec tendresse ; Elles nous tend les bras et semble nous dire : " Venez à moi, vous tous qui m'aimez, je suis prête à exaucer vos vœux." Demandons-lui donc, à cette Mère aimable, de faire fleurir dans nos âmes les vertus qui ont embelli la sienne.

Alors, véritables anges du foyer, nous saurons rendre heureux ceux que nous aimons et nous trouve-

rons notre récompense, même sur la terre, en faisant ainsi le bonheur de ceux qui nous sont chers.

Son cœur nous est ouvert aussi à tous comme un asile sûr dans toutes les contradictions de la vie ; là, nous trouverons toujours les consolations dont nous avons besoin, car Elle est si bonne, Marie ! Elle nous apprendra à voir la main de son Divin Fils dans tout ce qui nous arrive, et à garder un front serein devant l'épreuve, Elle nous enseignera à trouver notre joie dans le dévouement et le sacrifice : non pas simplement le dévouement à nos parents, à nos amis.—c'est déjà si bon de se sacrifier pour ceux que l'on aime !—mais Elle nous donnera aussi la force de nous prodiguer même à ceux qui nous font du mal : Celle qui adopta pour enfants les bourreaux de son Fils, mettra bien dans nos cœurs une parcelle de la générosité qui a animé le sien.

Ses trésors sont inépuisables ; et à nous surtout, qui appartenons à la Congrégation qu'Elle aime, Elle a promis de prodiguer ces mêmes trésors avec usure.

Marchons donc, confiantes, sous sa bannière, certaine qu'Elle écartera de notre route les écueils qui menacent notre jeunesse. Guidées par sa main bénie, nous arriverons sans effort et sans secousse au port de l'éternité où elle nous attend. Aimons notre titre d'Enfants de Marie : c'est le plus beau que nous puissions porter. Toutes ensemble, saluons l'aurore de ce beau mois et, réunies au pied de la Madone, consacrons-lui notre cœur avec toutes ses affections, recommandons-lui tous ceux à qui nous nous intéressons : Elle veillera sur eux et les secourra dans tous leurs besoins.

Chérissons-la bien, la Vierge si sainte ; efforçons-nous de lui faire oublier, par la force de notre amour, le mépris de ceux qui, hélas ! ne veulent pas l'aimer.

O Marie ! salut à tes grandeurs, salut à ton avènement !

MYOSOTIS.

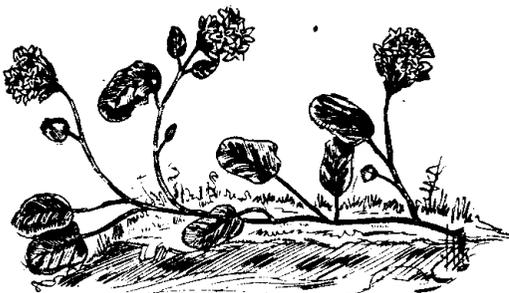
NOS FLEURS CANADIENNES

LA ROSE DE MAI

Epigea repens : *Epigée rampante*. (Famille des *Ericacées*)

Voici le renouveau, et parmi les fleurs qui vont étaler leurs mignonnes corolles, en notre pays et dans la Nouvelle-Angleterre, est celle que l'on a baptisée du poétique et doux nom de : *Rose de mai*.

En effet, le printemps se couvre à peine de sa parure d'émeraude que la rose de mai apparaît à nos yeux, comme un premier sourire de la nature qui s'éveille, sous les caresses du soleil. Mais elle est humble, cette



LA ROSE DE MAI

charmante plante, puisque sa tige rampe sur le sol à travers le gazon et qu'elle cache sa jolie fleur rosée sous des feuilles épaisses, toujours vertes et garnies de poils rousseâtres qu'on distingue à peine. Aux Etats-Unis, on la nomme *May flower*, voici à quel propos, raconte un auteur américain :

Les Puritains après leur débarquement sur les mornes côtes de la Nouvelle-Angleterre eurent à subir un hiver long et rigoureux. Le premier signe du retour de la vie et de l'espérance fut l'apparition, dans les bois de Plymouth, de cette douce fleur qu'ils baptisèrent du nom de *May flower* en souvenir du vaisseau qui les avait transportés dans le nouveau monde et de la fleur qui réjouit les haies de la vieille Angleterre durant le plus beau des mois. Depuis elle n'a pas cessé de représenter dans l'idée des "pèlerins" et de leurs descendants l'emblème de leurs luttes et de leurs espérances.

Les plus grands poètes de la république voisine l'ont souvent chantée dans leurs vers, mais je ne citerai que ceux-ci :

Puritan flowers are the type of Puritan maidens
Modest, and simple and sweet.

LONGFELLOW.

(Les fleurs puritaines sont le modèle des vierges puritaines—modestes, simples et douces.)

O sacred flowers of faith and hope
As sweetly now as then,
Ye bloom on many a birchen slope
In many a pine dark glen.

WHITTIES.

(O fleurs bénies de la foi et de l'espérance—Aussi agréables maintenant qu'alors—Vous vous épanouissez sur les talus où croissent les bouleaux—Et dans bien des ravins où croissent les pins sombres.)

En Angleterre, elle occupe une place d'honneur dans toutes les serres, à cause de sa beauté et de son délicieux parfum. Elle s'appelle, là bas ; *Trailing arbutus* (arbusier rampant) ou *ground Laurel* (laurier de terre). La rose de mai ne se prodigue pas. On la rencontre rarement.

Pour ma part, je n'ai pu l'admirer qu'à Trois-Rivières, sur le Coteau, endroit aride et sablonneux. C'est peut-être à cause de sa joliesse et surtout de sa rareté que les lieux où je la trouve me semblent bénis du ciel.

Je vous conseille de la voir, car je suis persuadé que vous en deviendrez amoureux, mais hâtez-vous, les roses de mai ne fleurissent pas longtemps.

B. J. Massicotte

L'APOSTOLAT DE LA PLUME

Ne vous est-il pas arrivé, ami lecteur, au sortir d'une salle où venait d'être donné soit un discours, une conférence, soit un magnifique morceau d'éloquence sacrée, de vous écrier, sous l'empire de l'enthousiasme et de l'émotion : " Oh ! qu'il parle bien cet homme : on ne peut se lasser de l'écouter ".

Et, quelques jours, quelques heures même plus tard, vous souhaitez reproduire la parole qui vous a tant charmé, pour le plaisir d'un ami moins fortuné que vous. Cependant, malgré vos efforts de mémoire, vous aurez peine à recueillir vos souvenirs. ce que vous direz n'en sera qu'une pâle analyse ; et de ce que vous avez entendu, il ne vous restera peut-être que l'admiration pour l'orateur...

" Les paroles passent, mais les écrits restent. " Voilà une observation qui nous démontre au bon moment que la lacune signalée plus haut peut être comblée, et ce, par le bon journal, par la feuille que vous pouvez avoir à chaque instant sous la main et dont vous pouvez vous faire un conseiller, un ami. Chaque semaine, chaque mois, il arrive au foyer, encore tout humide des baisers de la presse : la jeune fille cherche aussitôt la page du feuilleton, lequel n'aura pas le déplorable effet d'enflammer son imagination ni de pervertir son cœur ; elle passera à de fines causeries, à des nouvelles bien dites : n'allez pas croire qu'elle négligera la gravure de modes. Le jeune homme s'intéressera vivement à une aventure de chasse ou de pêche, au récit d'un voyage. Les enfants liront avec délices des contes dont la morale les instruira après les avoir captivés.

Mais le père et la mère surtout y trouveront de sages conseils, de puissants encouragements à faire de leurs enfants des citoyens utiles à l'Eglise, à la patrie et à la société ; des citoyens qui ne craindront pas d'élever la voix pour crier : " Sus à l'infamie, à la fausseté et à l'injustice. "

L'homme y puisera une force nouvelle pour les combats journaliers où il aura à lutter vigoureusement. Dans ces articles que prépare spécialement pour lui le journaliste militant, véritable chevalier de la plume et de l'épée, toujours sur le qui-vive, il trouvera la force de descendre dans l'arène afin d'y faire triompher la justice et la vérité.

MARIE AYMONG.

L'HIRONDELLE

Toi qui peux monter solitaire
Au ciel, sans gravir les sommets,
Et dans les vallons de la terre
Descendre sans tomber jamais ;

Toi qui, sans te pencher au fleuve
Où nous ne puisons qu'à genoux,
Peux aller boire, avant qu'il pleuve,
Au nuage trop haut pour nous ;

Toi qui pars au déclin des roses
Et reviens au nid printanier
Fidèle aux deux meilleures choses :
L'indépendance et le foyer ;

Comme toi mon âme s'élève
Et tout à coup rase le sol,
Et suit avec l'aile du rêve
Les beaux méandres de ton vol ;

S'il lui faut aussi des voyages,
Il lui faut son nid chaque jour ;
Elle a tes deux besoins sauvages :
Libre vie, immuable amour.

SULLY-PRUDHOMME.

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINNE

(Voir gravures)

Nous publions aujourd'hui quelques gravures ayant trait au conflit Hispano-américain. Tout le monde aime à connaître les hommes qui ont le commandement d'armées belligérantes ; comme ce sont des batailles navales surtout qui sont livrées entre les Espagnols et les Américains, nous avons cru bon de donner les portraits du vice-amiral Georges Dewey, commandant l'escadre américaine aux îles Philippines, et du vice-amiral don Vicente Montejo y Trillo, commandant l'escadre espagnole aux mêmes îles.

Voilà pour la mer de Chine.

Passant à l'Atlantique, nous avons Cuba et l'insurrection : nous donnons le portrait de Maximo Gomez, l'un des chefs de cette insurrection.

Dans les choses d'ordre général, nous avons l'embarquement de troupes espagnoles à Cadix (Espagne) ; un spécimen de la tenue des troupes d'Espagne, et un de la tenue des troupes d'Amérique ; le premier ministre du cabinet espagnol, señor Sagasta.

Comme complément, nous donnons aussi une vue d'un épisode des troubles à Madrid : car les Espagnols ont cette singulière propriété, de se mettre en révolution à chaque instant et pour rien. Ils appellent ce jeu : des *pronunciamientos*, parce que chacun se prononce alors... souverain.

Notre gravure donnant cet épisode des troubles, a été faite au moment où un prince de Bourbon, prétendant, paraît-il, au trône de France, faisait de sa voiture un discours très patriotique au peuple.

Nous estimons qu'il prétendra longtemps au trône de France ; et avec Mgr don Alphonse, un Bourbon aussi, nous pensons que le premier devoir d'un prince est d'être le premier au feu.

Pendant ce temps, les Espagnols abandonnent leurs flottes et leurs armées : ce qui n'est pas le moyen de ressusciter l'époque de Charles-Quint ou de Philippe II, on en conviendra.

FIRMIN PICARD.

ASTRONOMIE

LES VOLCANS DE LA LUNE

Y a-t-il encore sur cet astre qu'on appelle la Lune, des volcans en activité ?

C'est là une question très intéressante, et actuellement les observateurs sont divisés d'opinion. Prenons ceux qui nous assurent l'activité sur la Lune.

M. Lalande s'exprime ainsi dans l'article "Sélographie" de l'Encyclopédie méthodique :

"M. D'Ulloa assure avoir vu un point lumineux sur la lune dans l'éclipse totale de soleil du 24 juin

1778 et croit que cela vient de la lune ; mais il faudrait qu'il eût plus de 100 lieues de longueur. M. Herschel assure y avoir vu un volcan, et cela expliquerait le point lumineux vu par M. D'Ulloa."

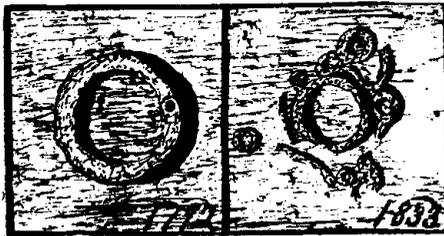
A ce sujet, l'astronome français s'abstient de tout développement.

L'observation d'Herschel à laquelle Lalande fait allusion datait du 4 mai 1783. Mais l'illustre astronome revint plus tard sur le même sujet affirmant que le 19 avril 1787, il avait vu dans la partie obscure du disque trois volcans en ignition. Enfin, dans l'éclipse totale du 22 octobre 1780 il nota sur la surface de l'astre plus de 150 points lumineux de couleur rougeâtre sur la nature desquels ils ne s'explique pas. Antérieurement, Bianchini et Short avaient observé des points lumineux.

Mais on sait aujourd'hui que tous ces effets de lumière sont dus à l'éclat intrinsèque de certaines montagnes, parmi lesquelles sont signalées Aristarque, Proctus, etc, comme les plus remarquables, cet éclat dû sans doute à la nature particulière des substances dont ces montagnes sont formées, et à leur pouvoir réflecteur qui est assez vif pour refléter vers nous la lumière terrestre et à ces montagnes une visibilité particulière sur le fond même de la lumière cendrée. Quand à la teinte rouge dont ces points sont recouverts pendant les éclipses, elle provient de la réfraction des rayons solaires dans l'atmosphère de la Terre.

Toutefois, si la question de la visibilité de volcans en ignition paraît aujourd'hui tranchée dans le sens de la négative, il n'en est pas de même de la continuité des actions éruptives à la surface de la lune et MM. Webb et Birt signalent plusieurs faits qui témoignent la continuité de cette action. Par exemple, en examinant le cratère Marius et ses environs, situé au milieu de l'Océan des Tempêtes, ces deux observateurs ont

LES CRATÈRES CICHUS



D'après Schrœder D'après Beer et Mædler

découvert deux petits cratères que Beer et Mædler n'avait point remarqué et qui n'étaient pas sur leur carte. De même en comparant les dessins de Cichus donné par Schrœder, et plus tard par Beer et Mædler, il leur paraît évident que les différences qu'offrent les dimensions d'un cratère plus petit situé sur les remparts de Cichus sont dues à des changements réels survenus depuis 1792, époque où Schrœder observait.

LES CRATÈRES MESSIER



D'après Beer et Mædler D'après M. Webb

Une troisième observation, due à M. Webb, paraît plus décisive. Il existe dans la mer de la Fécondité à peu de distance de l'équateur, deux cratères qui ont reçu le nom commun de Messier. Ces cratères très voisins l'un de l'autre étaient, à l'époque où Beer et Mædler ont construit leurs cartes de la lune, remarquables par leur régularité de formes et par l'égalité de leurs dimensions. M. Webb, en les observant de nouveau, trouva que le cratère oriental paraissait plus grand que l'autre. Cinq mois après il s'aperçut non seulement de la différence de grandeur des deux cratères, mais de la déformation du cratère occidental resté plus petit. En effet, au lieu d'affecter une

forme ovale allongée du Nord au Sud, c'est de l'Est à l'Ouest que son diamètre parut plus grand. M. Webb insiste surtout sur une particularité toute en faveur de leur hypothèse : Schrœder ayant découvert à l'est de Messier deux longues bandes lumineuses qui donnent à ces objets une certaine ressemblance avec une comète et sa queue, Beer et Mædler les examinèrent plus de 300 fois sans constater aucun changement de 1829 à 1837. Dès lors, si l'apparence est aujourd'hui si différente, on peut croire que les modifications constatées se sont réellement produites depuis 1837.

Il résulterait donc de ces observations intéressantes que, selon l'expression de M. Elie de Beaumont, la vie géologique existe encore dans l'intérieur de la lune aussi bien que dans l'intérieur de la terre.

Mais il faut des années et des années pour arriver à constater ces effets des forces à l'intérieur de la lune, et c'est à la longue qu'on pourra les constater avec une suffisante certitude, et cet examen deviendra plus aisé et plus sûr, aujourd'hui que des recherches patientes et consciencieuses ont exploré la surface du disque lunaire dans ses plus minutieux détails et qu'on a des documents authentiques pour servir de termes de comparaison avec les recherches de l'avenir.

St-Roch de Québec, mars 1898.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Esd. T., Sainte-Clotilde. — C'est bien : vous avez réussi. Ce sera publié. Continuez.

Sam. G., Montréal. — J'espère que cela paraîtra. Appliquez-vous à l'orthographe, étudiez bien les bons auteurs.

Ludger M., Montréal. — Fort bien. Je vous aurais répondu par lettre, mais je n'ai pas votre adresse sous la main. Continuez, sachez vaincre les difficultés : c'est si bon d'écrire quand on a la volonté ferme d'écrire bien.

Mlle Fabiola G. — Nous avons reçu, en effet, vos "Réflexions sur l'amitié". Les idées sont fort belles ; mais il faudrait travailler beaucoup la phrase. Lisez de bons auteurs, mademoiselle, et plus tard, envoyez-nous quelque nouvelle composition : nous pourrions peut-être alors insérer ce que vous nous enverrez. (Je vois que je suis bien en retard pour vous répondre : pardonnez-le-moi, je vous prie).

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La réunion de l'Ecole Littéraire, qui a eu lieu le 29 avril dernier, a été particulièrement intéressante.

Il a été décidé de fixer la contribution des membres correspondants à un dollar par année et d'établir un droit d'entrée de cinquante centins pour les membres actifs.

MM. Leduc (Paul Ivry) et Gonzalve Desaulniers ont été admis comme membres actifs et M. Louis Fréchette, notre poète national, a été nommé président d'honneur de la société.

M. Jean Charbonneau a donné une causerie sur les conférences de M. Doumic qui a été écoutée avec le plus grand intérêt.

M. E.-Z. Massicotte a lu un de ses monologues intitulé : *A quoi tiennent les événements* et une *monographie de l'Achillée mille-feuille* puis la fameuse *Ballade des vers qu'on ne finit jamais* de Rostand.

M. L.-J. Béliveau a lu une poésie : *Vivat*, et M. le Dr J.-N. Legault le commencement d'un long poème : *Poétique moderne*.

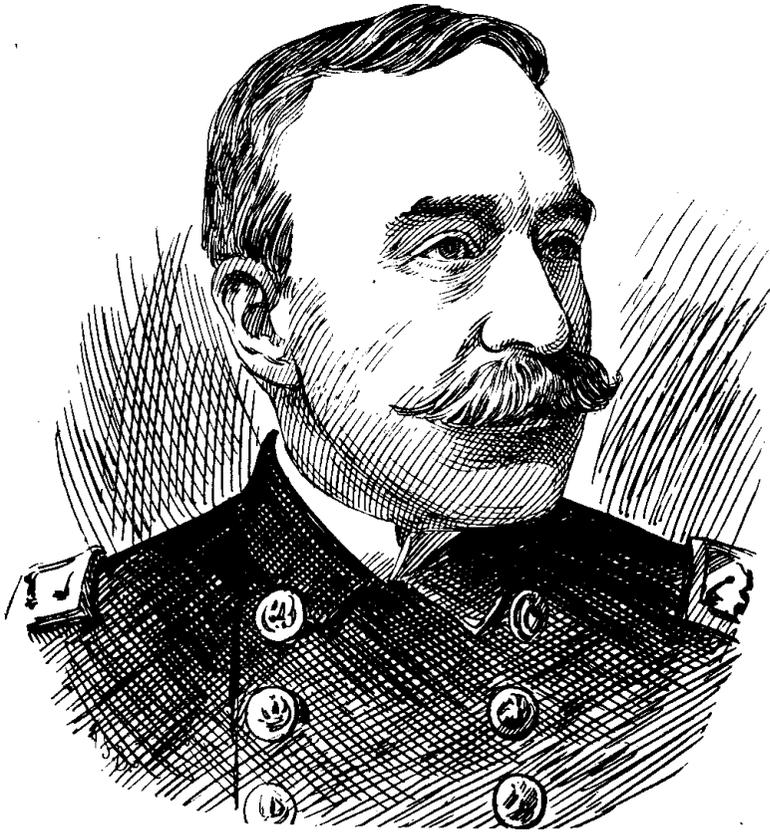
Celui qui écrit — propage, prête, donne ou lit dans les assemblées populaires — de bons livres — ou de bons journaux — fait plus de bien que s'il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles ou ressuscitait les morts. — GRÉGOIRE XVI.



L'armée américaine



Maximo Gomez, chef républicain à Cuba



Vice-amiral Dewey, commandant l'escadre américaine aux Philippines



Les troubles



ables à Madrid



L'armée espagnole



M. Sagasta, premier ministre d'Espagne



Vice-amiral Montejo, commandant l'escadre espagnole aux Philippines

TERRE HISPANO-AMERICAINE

" SI QUÆRIS MIRACULA !... "

Paraphrase du Répons miraculeux.

*Si de miracles vrais voulez être témoins,
Recourez sans retard au glorieux Antoine.
Priez et suppliez ce séraphique moine
De vous venir en aide en vos plus grands besoins.*

*Le cadavre à son nom ressuscite à la vie ;
L'erreur est dissipée et les calamités,
Les plus affreux malheurs par lui sont évités ;
La lèpre disparaît et la santé renvie.*

*Le démon prend la fuite en hâte et furieux
A l'aspect de ce saint, illustre thaumaturge
Qui soulage les corps et les âmes expurge,
Le cœur aigri console et l'esprit soucieux.*

*La mer retient ses flots ; la chaîne la plus dure
S'il dit : Romps-toi, se rompt. La jeunesse implorant
Sa force et son secours, tel le vieillard souffrant,
Demande, et vite obtient guérison prompte et sûre.*

*Il retrouve pour vous les objets égarés,
Vous comble de gaieté, de bonheur et de joie.
Il fait à quiconque erre entrevoir une voie ;
Et rend droits les sentiers qui vous sont préparés.*

*Il n'est plus de dangers ; la nécessité cesse !
Oh ! célébrez-le, vous, qui l'avez bien connu,
O peuple de Radone et qui l'avez tant vu !
Oui, proclamez, bien haut ces faits que tout confesse.*



LES CANADIENS ILLUSTRÉS

Dans notre histoire nationale, si riche en souvenirs, si féconde en hommes illustres, il y avait une lacune. Sans doute, on avait tenté déjà, bien timidement il est vrai, de combler cette lacune, mais cela n'a eu aucune suite, les projets se sont évanouis aussitôt qu'ils sont éclos.

Notre charmant poète, si estimé de tous ceux qui cultivent la belle et saine littérature française au Canada, M. Albert Ferland, a résolu de parfaire notre histoire Canadienne-française, en nous donnant une galerie de tous nos hommes les plus célèbres. C'est qu'en effet, il est aussi bon dessinateur que poète délicat, notre excellent ami.

Il a résolu de doter sa patrie d'un véritable monument ; cette entreprise l'a passionné : s'il prévoit de nombreuses difficultés, il compte les surmonter et réussir. L'amour de la patrie, l'orgueil de la race canadienne-française le poussent : nous osons lui prédire le succès.

Tous les mois, il fera paraître un sujet de cette superbe galerie : nous avons vu de lui Papineau, S. E. le cardinal Taschereau, et d'autres qu'il ébauche en ce moment. Ces portraits sont vivants, pleins d'expression, d'une rigoureuse exactitude. Tirés sur bon papier photographique et montés sur carton chagriné gris-bleu, ils ont douze pouces sur quinze. Au centre du bord blanc de la photographie court un filet d'or du plus bel effet ; au bas de chaque portrait, en médaillon se lit l'inscription : *Galerie des Canadiens célèbres*, et le nom de l'auteur.

Ces portraits seront vendus séparément au prix d'une piastre chacun. L'abonnement à la série de douze qui seront publiés en un an, est de dix piastres, payable d'avance.

Cette superbe "Galerie," uniformément encadrée, n'est-elle pas ce que l'on peut trouver de mieux pour décorer la salle d'un club politique, d'un cercle littéraire ou d'une association de bienfaisance canadienne ?

Nous savons, par suite d'une indiscretion que notre aimable poète nous pardonnera, que ce travail aura un complément indispensable... mais, taisons-nous !

Nous recommandons vivement à nos familles canadiennes si patriotiques, de s'abonner à cette magnifique galerie : elles ne pourraient mieux faire.

Toute demande de renseignements doit être faite à M. Albert Ferland, artiste, 603c, rue Sanguinet, Montréal.

LA MODE

Jupe à tablier formant volant.— Cette jupe, tout à fait nouvelle, comme coupe, peut se faire en lainage, soie, foulard ou mousseline de laine.

Elle se compose de quatre morceaux :

No 1.—Haut de jupe se fronce légèrement autour de la taille.

No 2.—Tablier du volant (1re partie) se taille double sans couture au milieu, se raccorde au haut de jupe par E. A.

No 3.—2e partie du volant se raccorde au tablier par A. B. et au haut de jupe par A. C.

No 4.—3e partie du volant se raccorde à la 2e partie par C. D. et au haut de jupe par C. F.

Cette jolie jupe peut être faite avec 3 verges 6 pouces d'étoffe en double largeur, 6 verges 12 pouces en simple largeur.

LE POËLE DU PRISONNIER

Il avait été recommandé à Lamennais, atteint d'une forte bronchite, de ne prendre que des boissons chaudes et adoucissantes.

Or, un matin, une dame qui avait pour le vieillard la plus filiale affection, allant le visiter dans sa prison, le trouva en train de déjeuner d'une tasse de lait froid.

—Eh quoi ! s'écrie-t-elle en confisquant la tasse et le contenu. Voilà comme vous suivez la prescription du docteur ! Du lait froid, y pensez-vous ? Vous voulez donc aggraver votre mal

—Mais non, ma chère enfant, mais non... Ça ne me fera pas de mal, je vous assure, objecta timidement Lamennais.

—Je vous assure, moi, répliqua la dame, que c'est

très mauvais, très dangereux même. Comme s'il en coûtait beaucoup de faire chauffer cela ; vous avez là votre petit poêle.

—Je sais bien, je sais bien, mais.

—Mais la paresse de l'allumer, n'est-ce pas ?

—Eh bien ! oui, la paresse, vous dites vrai... Mais une autre fois...

—Une autre fois, non pas ! Et puisque la paresse vous tient si fort quand il s'agit des soins à prendre de votre santé, je l'allumerai, moi, votre poêle, car je n'entends pas que vous buviez froid.

La dame en parlant ainsi, disposait déjà tout pour faire ce qu'elle venait de dire. Alors le vieillard suppliant :

—Non, laissez cela, n'allumez pas ce poêle, je vous en prie.

—Je ne laisserai rien du tout...

Et déjà l'allumette flambe. Mais le philosophe d'un air tout alarmé ;

—Attendez, attendez, je vais vous dire la vérité.

—La vérité ? répète la dame ébahie, quelle vérité ?

—Eh ! c'est que, voyez-vous, il y a des petits oiseaux qui ont mis leur nid là, au dehors, sous le toit, à la sortie du tuyau... et quand je fais du feu, de la fumée... Eh bien ! les pauvres petits, ça les ennuie.

E. MULLER.

LÉGENDES HONGROISES

LE CŒUR DE LA FEMME

Dans un village des montagnes de la Transylvanie, on raconte à la veillée, qu'autrefois une pauvre femme, accablée de malheurs, prit la résolution d'aller implorer le secours de la Vierge de Bisztritz, que tout le pays révérait.

Un matin, elle se mit en route ; elle suivait son che-

JUPE A TABLIER FORMANT VOLANT



Plan de la jupe

MODÈLE DE LA JUPE A TABLIER

min ne songeant qu'au but de son pèlerinage ; il ne lui restait plus que la forêt à traverser, mais elle y avait à peine fait quelques pas, lorsqu'elle fut arrêtée par des brigands qui lui demandèrent où elle allait.

—A Bisztricz, répondit la pauvre femme, je vais implorer la bonne Vierge Marie.

Cette réponse ne satisfait pas les brigands, car ils fouillèrent la malheureuse et, ne trouvant pas d'argent dans ses poches, ils lui demandèrent ce qu'elle portait à la Madone, puisqu'elle n'avait pas un krajezar.

La femme leur répondit :

—Je vais offrir mon cœur à la Sainte Vierge de Bisztricz.

—Ah ! ah ! dirent les bandits en éclatant de rire, c'est ton cœur que tu veux donner, eh bien nous allons te faciliter la besogne.

Le chef de la bande saisit un long couteau et ouvrit la poitrine de la pauvre femme, en sortit le cœur qu'il déposa dans son tablier en lui disant :

—Maintenant, tu peux aller porter ton cœur à la Vierge de Bisztricz !

La pauvre femme se remit en route vers Bisztricz portant son cœur dans son tablier. En approchant de la ville, elle entendit toutes les cloches qui sonnaient joyeusement, le peuple venait à sa rencontre entourant les prêtres précédés de la croix et de la bannière. Ils s'arrêtèrent à la porte de la ville et, après avoir salué la pauvre femme, la précédèrent jusqu'à l'église.

Lorsqu'elle y fut entrée, elle se dirigea vers l'autel de la Sainte Vierge, et s'y agenouillant sortit son cœur de son tablier et le déposa aux pieds de la Madone. A peine eut-elle récité un Ave que la bienheureuse Vierge complétant le miracle commencé dans la forêt, avait guéri la pauvre femme, dont la poitrine ne portait même plus la trace d'une blessure.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL qui a eu lieu samedi, le 7 mai, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	7,327....	\$50.00
2 ^e	No	46,531....	25 00
3 ^e	No	19,123....	15.00
4 ^e	No	630....	10 00
5 ^e	No	28,112....	5 00
6 ^e	No	17 724....	4 00
7 ^e	No	13....	3 00
8 ^e	No	26,920....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

450	10,296	20,143	24,219	33,155	41,327
1,144	10 943	20,430	24,632	33,416	41,714
1,208	11,152	20,914	24,957	33,763	42,047
1,972	11,761	20,951	25,129	33,921	42,385
2,217	12,247	21,223	26,336	34,162	42,726
2,651	12,514	21,470	27,452	34,823	43,113
2,794	12,991	21,759	28,131	35,010	43,618
3,116	13,132	22,017	29,010	36,941	44,274
3,543	14,034	22,331	30,223	37,214	44,935
4,229	14,581	22,716	30,744	38,423	45,029
5,157	15,152	23,140	31,196	39,156	46,216
6,032	16,786	23,352	31,817	40,001	47,321
7,389	17,245	23,650	32,324	40,723	48,715
8,584	18,767	23,785	32,511	41,102	49,133
9,161	19,252				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

LA JOURNÉE D'UN MARIN A TERRE



Chargement



Pilotage hors du port



Bordée de tribord



Mer libre



Toutes voiles dehors



Echouage



A l'ancre



Abordage par bâbord



Un phare en vue



Un paquet de mer



Remorquage



En cale sèche

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

On joue cette semaine une comédie de Sydney Granby, *Snow Ball*. C'est une œuvre pleine d'originalité et fort intéressante.

Le programme de cette semaine, par son choix et sa variété, figurera au nombre des meilleurs qu'il ait été donné au public de voir durant cette saison, sinon le meilleur de tous.

Il n'y aura pas moins de quatre attractions principales. Les habitués auront le plaisir de voir le célèbre Peter Baker, dont la renommée est quasi universelle. Une comédie intéressante de Sydney Granby *Shoe Ball* et un lever de rideau des plus amusants. *The Kitchen Belle* sont à l'affiche. On reverra aussi Miss Johnstone Bennett, qui a obtenu déjà au Français un si brillant succès.

PARC SOHMER

Tout-Montréal connaît ce lieu de délices, si agréablement situé en face du majestueux Saint-Laurent.

L'administration de ce lieu enchanteur—et que l'on croirait enchanté—ne recule devant rien pour procurer aux amateurs les plaisirs les plus variés, tout en restant dans les bornes des plus strictes convenances : musique choisie, représentations des plus amusantes, chaque dimanche c'est nouveau, chaque dimanche c'est plus attrayant.

LES JOURNAUX PRÉFÉRÉS

Les foules	aiment	<i>La Presse</i>
Les prisonniers	"	<i>La Liberté</i>
Les exilés	"	<i>La Patrie</i>

Les aveugles	aiment	<i>Le Jour</i>
Les souverains	"	<i>L'Autorité</i>
Les muets	"	<i>La Libre Parole</i>
Les reporters	"	<i>L'Événement</i>
Les photographes	"	<i>Le Soleil</i>
Les gourmands	"	<i>Le Canard</i>
Les nains	"	<i>Le Petit Journal</i>
Les historiens	"	<i>La Vérité</i>
Les astronomes	"	<i>Le Temps</i>
Les cultivateurs	"	<i>Le Colonisateur</i>
Tout le monde	veut	<i>Le Monde Illustré</i>

GRAVURE-DEVINETTE



Ce pauvre homme ! Croiriez-vous bien qu'il cherche le propriétaire de la petite voiture ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

M. d'Alboize, arraché à ses préoccupations absorbantes, répondit nerveusement : Non ; car je veux reprendre du service actif... Je vais demander à aller aux colonies.

—Et pourquoi ? interrogea Mariana.

—Parce que j'ai besoin de changer d'existence, fit-il avec âpreté. J'étais entré dans l'Etat-major avec le secret espoir de prendre part à une campagne prochaine... J'ai été déçu... Aujourd'hui il me faut des aventures, de grands voyages, des coups de fusils.

Ah ça ! reprit Paul Vernier, d'un ton de reproche amical, je ne te comprends pas... Il y a un an tu n'avais que ta solde, et j'aurais compris ton désir de rechercher des missions périlleuses ; mais tu viens d'hériter d'une fortune rondelette...

L'officier répliqua d'un ton bref :

—Si tu savais comme cela m'est indifférent.

En effet, Robert d'Alboize, qui ne s'attendait pas du tout à cette aubaine, avait été inscrit sur le testament d'un vieil oncle, du côté de sa mère, qui l'avait fait son légataire universel.

Le capitaine héritait de neuf cent mille francs. Dans sa droite un peu inquiète, il s'était informé pour savoir si d'autres ayants droit n'avaient pas été sacrifiés.

L'oncle n'avait pas d'autre parent que Robert.

Celui-ci avait donc accepté la succession.

La voiture était arrivée au quai d'Austerlitz.

—Nous sommes à l'heure militaire, fit observer Vernier... C'est même un peu juste, mais comme tu n'as pas de bagages...

Robert et Paul échangèrent encore quelques protestations chaleureuses.

Le mari et la femme reprirent la voiture qui avait amené Robert à la gare d'Orléans.

—Irons-nous au bal de M. Silverstein ? demanda Mariana, interrompant son mari, qui lui parlait avec émotion de la tristesse subite de Robert, au moment du départ.

Paul, très peiné, regarda sa femme, qui oubliait si vite leur ami.

Elle poursuivit avec une pitié dédaigneuse :

—M. d'Alboize est certainement fort intéressant : mais il paraît souffrir d'un mal que ni vous ni moi ne pouvons guérir... S'il s'était montré plus communicatif, il aurait tout avoué, puisque vous êtes son ami intime... Soupçonnez-vous la cause de son mal ?

—Pas du tout.

—Alors, vous voyez bien, mon bon Paul, qu'il ne faut pas nous creuser la tête au sujet de M. d'Alboize... Il perdra lui-même son vague à l'âme en se retrouvant dans sa garnison... La vie de caserne ne doit pas être très mélancolique.

—J'aime tant Robert...

—Vous aimez aussi votre femme.

—Ma chère Mariana!

—Alors, revenons à nos affaires... Vous ne m'avez pas répondu au sujet de Silverstein.

—Cela vous regarde complètement.

—Vous savez pourtant bien que je ne puis me passer de votre concours.

—Tu veux être belle ! s'écria-t-il avec expansion, et je le veux aussi... Quand nous allons rentrer à la maison, tu passeras l'inspection de ma caisse et tu la dévaliseras impitoyablement... Je n'ai pas de cachette.

—J'aurai la toilette que je désire...

—Eh bien !

—Ce n'est pas tout !

—Que te faut-il encore ?... Parle ! je ne t'empêche nullement de te montrer insatiable... Tu sais parfaitement que ma plus grande joie est de te faire plaisir...

—Nous sommes forcés de revenir à la question des bijoux.

—Diable ! fit Paul Vernier.

—Si j'avais au moins un collier !

—Cela viendra plus tard.

—Quand je n'en aurai plus besoin.

—Veux-tu que je t'en achète un à crédit ?

—Rien ne prouve qu'on vous le fournisse.

—Permettez, chère amie...

—Vous vous imaginez toujours que votre réputation est universelle... Vous êtes connu de très peu de gens, mon bon !

Paul ne se fâcha pas de cette réflexion blessante ; il la prit pour un accès de franchise.

—On viendra aux renseignements, répliqua-t-il plaisamment...

Dans la liste de mes références, je mettrai le riche banquier en tête... Cela suffira.

Mariana haussa ses jolies épaules.

—Vous ne savez donc pas qu'il s'agit d'un objet d'une cinquantaine de mille francs ?

Paul eut un soubresaut, suivi d'un éclat de rire.

—Cette fois, ma chérie, dit-il, vous ne m'accuserez plus d'être seul à rêver des choses impossibles.

—J'ai une idée.

—Je doute qu'elle soit pratique.

Elle poursuivit avec une intonation impérieuse :

—Voulez-vous me faire l'honneur de m'écouter et de ne pas continuer ces facéties montmartroises ?

—Je redeviens grave, répondit Paul... Tenez, je vais prendre l'attitude d'il *Pensiero*, un des chefs-d'œuvre de mon confrère Michel-Ange.

Mme Vernier reprit :

—On est arrivé à fabriquer des merveilles en joaillerie d'imitation.

—Tu veux du faux ?

—Il faut être très connaisseur pour apprécier les vrais diamants.

—C'est égal ! Je n'aime pas beaucoup ces compromis-là.

—C'est un collier de perles que je veux... Il est encore plus difficile de deviner si elles sont vraies ou fausses, dans le mouvement d'une fête, où l'on n'a pas le temps d'examiner de près les parures.

—C'est une idée, peut-être, dit Paul, mais elle est au moins singulière.

Mais, le lendemain, au déjeuner, Mariana revint à la charge ; Paul ne put que répéter ses justes observations de la veille ; il ajouta néanmoins :

—Je t'assure que tu es assez jolie pour te passer de bijoux...

Tu ne seras pas la seule femme qui dédaignera ce luxe... Cela ne t'empêchera pas de rester la plus belle et la plus élégante.

—Ainsi vous refusez de me donner satisfaction, malgré toutes vos magnifiques promesses.

—C'est-à-dire que je te prie d'attendre un peu... Tu n'y perdras rien... Je te donnerai toutes les pierres précieuses que tu voudras... Si tu y tiens, tu seras parée comme une chasse.

Les yeux de Mariana devinrent très durs et ses sourcils se froncèrent.

Paul Vernier eut un geste découragé. A tout prix il voulait éviter des paroles acerbes qui l'eussent désolé.

Il s'écria :

—Après tout ceci te regarde... Te m'as consulté, je t'ai répondu. Je ne prétends pas du tout t'imposer mes volontés... Admettons que je n'aie fait entendre aucune critique... Souris-moi et viens m'embrasser.

Le lendemain, Mme Vernier allait acheter son collier de perles en imitation dans une rue voisine de l'Opéra.

Quand elle revint chez elle, tout de suite, elle appela Paul qui accourut le maillet à la main.

Mariana lui montra son acquisition. L'artiste déclara que, en effet, pour lui, profane, il était incapable de dire si ces perles étaient vraies ou fausses.

Il s'abstint d'autres commentaires et fut satisfait en somme de voir sa femme si contente.

Mariana était fascinée par ces verroteries, comme dut l'être la mulâtresse Aurore, quand le Sainclair de jadis lui avait donné sa première parure.

—Et sais-tu combien cela coûte ? demanda-t-elle triomphante.

—Je ne veux pas le savoir, répliqua Paul.

—Cent dix francs !

Le sculpteur fut surpris.

—Ce n'est pas cher ! reconnut-il.

C'était un collier exécuté très habilement sur un modèle du dix-septième siècle. Il était composé d'une quarantaine de perles ayant la grosseur de petites noisettes.

Si les perles avaient été vraies, ce collier aurait coûté une soixantaine de mille francs.

Les gens qui verraient Mariana croiraient difficilement que Vernier lui eût fait un tel cadeau ; mais, sachant l'origine noble de la

jeune femme, ils penseraient que ce joyau royal provenait sans doute de ses bijoux de famille.

Kerlor et Saint-Hyrieix, Hélène et Carmen n'assisteraient pas au bal de Silverstein ; eux seuls auraient pu manifester quelque étonnement

Mariana ne voulait pas s'arrêter à l'hypothèse malveillante que le faux collier pourrait être examiné de près par les femmes curieuses et jalouses. Elle se persuadait que son front pur et ses attitudes aristocratiques la plaçaient au-dessus de tout soupçon.

Mme Paul Vernier obtint en effet un très grand succès au bal de Silverstein.

Son altière beauté, rehaussée par ses somptueux atours, fut généralement acclamée et elle vit bientôt papillonner autour d'elle les dilettanti les plus cultivés en science amoureuse.

Son visage, dont les fameuses perles faisaient ressortir la matité, avait l'expression souveraine du triomphe.

Subitement, elle sentit disparaître ces petites hésitations qui l'avaient tant affectée à ses débuts dans les salons parisiens.

Un flot d'orgueil lui submergeait le cœur, jamais elle n'avait éprouvé une telle satisfaction de se voir jeune, belle et adulée de tous.

Au fond d'elle-même, elle méprisait un peu plus ses contemporains qui tombaient si facilement dans un piège, pourvu qu'une jolie femme se donnât la peine de le tendre et ne dédaignât pas d'appeler la pacotille à son aide pour rehausser ses charmes naturels.

Mme Silverstein avait accueilli avec de grandes démonstrations amicales la femme de l'artiste.

L'épouse du banquier avait trente-cinq ans ; c'était une blonde, d'origine germanique probablement ; on ignorait autant sa nationalité que celle de son mari.

Ses yeux un peu gros donnaient à la physionomie, aux traits assez réguliers, bien qu'ils commençassent à s'empâter, un caractère de placidité et de douceur, qui semblait prouver que Mme Silverstein ne prenait rien de la vie au tragique.

Elle complimenta Mariana en faisant l'éloge de Paul Vernier.

La femme du banquier avait des prétentions artistiques.

Mariana dut subir une petite conversation roulant sur les cheminées monumentales, les dessus de porte, les médaillons, les caissons et autres agréments décoratifs.

Silverstein avait salué Mariana et serré la main de Paul, mais avec un sourire de commande ; il n'avait pas cherché à se rapprocher de la jeune femme, au début de la soirée.

Il allait de groupe en groupe, ayant un mot aimable pour chacun de ses invités.

L

PREMIÈRE ABSINTHE

Rose Fouilloux regarda la pendule.

—Six heures ! murmura-t-elle, ils devraient être là.

Les yeux de la tireuse de cartes étaient moins abattus ; elle se sentait moins brisée.

C'est que sa fièvre restait latente, quand la nuit commençait à venir.

Les maladies de ce genre sont extrêmement capricieuses ; après avoir toussé la plus grande partie de la journée, Rose éprouvait un bien-être relatif lorsque le dîner approchait.

Claudinet, assis sur une petite chaise, devant une table à sa hauteur, jouait avec des soldats de plomb, que le brave Poulot lui avait apportés la veille.

—Boum ! fit l'enfant en renversant une rangée de grenadiers.

Puis il se tourna vers sa mère :

—Maman ! ils sont tous tués.

Rose Fouilloux répondit par un geste distrait.

Le petit garçon mobilisa un nouveau régiment et s'apprêta à recommencer la bataille ; mais ce deuxième carnage parut moins l'amuser.

Il se leva et vint auprès de sa mère.

—Ma tante Fifine va venir ? demanda-t-il.

—Elle me l'avait promis, répondit Rose. . . . Elle devait même amener. . . .

Un vigoureux coup de poing dans la porte coupa la parole à la tireuse de cartes.

—Enfin ! dit-elle en allant ouvrir.

Zéphyrine apparut.

—Nous v'là ! dit-elle de sa voix de rogomme. . . . Je t'amène Eusèbe.

Elle démasqua La Limace.

—Entrez donc ! fit Rose avec beaucoup d'amabilité.

Eusèbe salua avec la distinction dont il avait le secret.

D'un premier regard, ses yeux canailles inventorièrent la salle à manger, où Rose les avait reçus.

Zéphyrine embrassa sa sœur et son neveu.

—Mon Dieu ! madame, commença La Limace, il y avait longtemps que je désirais faire votre connaissance. . . . Seulement, je suis un peu timide. . . . Il a fallu que Mlle Zéphyrine me dise que j'étais trop capon. . . . Elle m'a emmené. . . . Elle m'a pris sous son bras, quoi !

—Ma sœur a eu raison, répliqua Rose, puisque vous allez entrer dans notre famille.

Eusèbe Rouillard affecta d'être très confus de cet honneur.

Il feignit seulement d'apercevoir Claudinet et s'écria :

—Voilà le neveu !. . . . Il est girond. . . . C'est tout votre portrait, madame.

La tireuse de cartes répliqua d'une voix aux sonorités voilées par une soudaine émotion :

—Il a les yeux et le front de son père.

Elle désigna la photographie de François Champagne.

—Pauvre diable ! fit La Limace. . . . Oui, Zéphyrine m'a raconté ça. . . . J'ai pleuré comme une Madeleine. . . . C'est pas de veine,



Tout de suite, elle appela Paul qui accourut, le maillet à la main.
Page 28, col. 2

quoi ? . . . Ce que c'est que de nous, hein !. . . . Nous aurions été si camarades avec votre mari. . . . Il devait avoir un caractère comme moi !

Tout d'abord, la physionomie repoussante du drôle avait produit un singulier effet sur Rose ; mais son impression changea bien vite, grâce à l'astuce d'Eusèbe, qui, malgré sa vulgarité et son langage grossier, faisait vibrer les plus chers sentiments de la pauvre femme.

—Tiens ! reprit Zéphyrine, regarde ça !

Elle montra la croix de François Champagne.

La Limace esquissa un salut militaire.

—Vrai ! murmura-t-il, vous ne sauriez croire comme ça me remue. . . . C'est-il pas malheureux qu'un garçon aussi courageux ait été enlevé à sa femme et à son moutard. . . . Quand y a tant de faignants qui restent sur la terre.

Rose leur avança des chaises.

La Limace, décidément, lui paraissait moins laid, moins bizarre. Après tout, Zéphyrine n'aurait eu qu'une chance relative dans un concours de beauté et d'élégance ; c'était bien le compagnon qu'il lui fallait. Il avait l'air intelligent et débrouillard. . . . Et puis, il avait peut-être du cœur.

Rose se disait pourtant qu'elle ne pouvait encore se prononcer et

se promettait d'étudier à fond le personnage, avant d'émettre une opinion sérieuse sur son compte, mais elle ne nourrissait plus aucune prévention contre lui.

La tireuse de cartes subissait surtout, sans se l'expliquer, une sorte de satisfaction en voyant qu'elle n'était plus isolée dans l'existence.

Aussi, depuis qu'elle avait engagé Zéphyrine à lui présenter Eusèbe, Rose attendait avec une certaine curiosité, plutôt sympathique, la visite de cet homme.

—Pour lors, madame, reprit La Limace, votre sœur vous a appris de quoi il retournait. . . . Nous sommes fiancés. . . . J'ai écrit à mes parents pour obtenir leur consentement. . . . J'attends une réponse ces jours-ci. . . . Je suis content de voir que ce mariage vous va. . . . Parce que, moi, voyez-vous, je n'aurais jamais voulu épouser une femme contre le gré des siens. . . . Je respecte trop la famille pour ça !

—J'espère que Zéphyrine sera heureuse avec vous, répondit simplement Rose.

—Tu vois, Fifi ! s'écria La Limace.

Puis, il se mordit les lèvres.

Rose Fouilloux l'avait regardé avec un certain étonnement.

—Excusez-vous, reprit vivement Eusèbe. . . . On se tutoye déjà, de temps en temps. . . . histoire de s'habituer, quoi. . . . En somme, ça ne tire pas à conséquence.

—Vous allez me faire le plaisir de dîner avec moi, fit Rose.

La Limace se récria :

—Oh ! je n'oserais jamais. . . . Vrai, c'est trop de bonté. . . . Non. . . . une autre fois.

La tireuse de cartes insista.

—Je ne vous le cache pas, s'écria le drôle, je ne me serais jamais attendu à être si bien reçu.

—Vous acceptez. . . . sans cérémonie ?

—Dame !

—Mais oui, mais oui, appuya Zéphyrine. . . . Voyons, Eusèbe, vous n'allez pas faire de manières.

—Écoutez. . . . ce sera pour le plaisir de rester plus longtemps ensemble et d'avoir l'occasion de se parler à cœur ouvert. . . . Seulement, à la fortune du pot !

—C'est entendu, répondit Rose, qui ne sentait plus du tout ses ouffrances, tant elle était heureuse de voir auprès d'elle deux êtres biens portants et dont la gaieté aurait pu être communicative, si la veuve de François Champagne n'avait à jamais désappris le sourire.

—Eh bien ! mon vieux Claudinet, reprit Eusèbe en soulevant l'enfant et en le portant à bout de bras, ça te va-t-il que nous mangions la soupe avec toi ?

L'enfant n'avait pas d'avis à émettre, pourtant la gentillesse de son oncle futur ne l'enthousiasma pas, et il fit une petite moue.

—Nous sommes déjà camarades, prétendit La Limace. C'est rigolo, les enfants me gobent tout de suite.

Il reposa délicatement à terre Claudinet, qui s'empressa de retourner à sa table et à ses soldats de plomb.

—Ce n'est pas tout ça, poursuivit jovialement Eusèbe Rouillard. Nous allons casser la croûte ensemble. . . . Seulement, vous me ferez l'amitié d'accepter l'apéritif.

—Ça marche ! approuva Zéphyrine en passant la langue sur ses lèvres lippues.

—Il y a tout ce qu'il faut ici, répliqua la tireuse de cartes.

—Même de la verte ? demanda La Limace.

—Ah ! non, dit Rose.

—T'es pas fol ? s'écria la somnambule. Est-ce que tu crois que ma sœur a l'habitude de tordre le cou aux perroquets ?

—Ce n'est pas que j'en abuse, prétendit Eusèbe sans sourciller ; mais, de temps en temps, ça réchauffe les sentiments, et, mon Dieu ! ça chasse les chagrins pour un instant.

—Je ne me rappelle pas en avoir bu jamais, fit sincèrement la tireuse de cartes. . . . François Champagne, en sa qualité de Bourguignon, préférait le vin aux liqueurs.

—Mon pauvre papa ! murmura Claudinet, qui avait entendu. Mon pauvre papa !

Les yeux de Rose s'emperlèrent tout d'un coup.

Elle voulut retenir les larmes qui allait jaillir de ses yeux malades ; elles retombèrent, corrosives, dans sa gorge à vif, et la malheureuse se mit à tousser.

—T'es rien enrhumée ! constata Zéphyrine.

—Faudra prendre du bourgeon de sapin, conseilla doctoralement Eusèbe.

Rose eut un geste d'impatience contre elle-même.

Est-ce qu'elle allait avoir une quinte maintenant ?

La Limace fit tinter quelques louis dans sa poche.

—Tenez, Zéphyrine, reprit-il, allez nous chercher le rogomme en question. . . .

Et s'adressant à la tireuse de cartes :

—Ça vous calmera tout de suite.

—Vous croyez ? demanda Rose en se comprimant la poitrine.

—Il n'y a rien de tel, répliqua insidieusement La Limace. . . . De plus, ça nous mettra en appétit. . . . Allons, housté ! Fifi, demandez une fiole à votre sœur et allez chez le troquet d'en face.

Il jeta vingt francs sur la table, assez fier de faire remarquer qu'il avait le gousset fort bien garni.

—On aurait pu prendre du quinquina, j'en ai là, fit Rose.

—C'est bon pour les malades ! repartit Eusèbe. Nous sommes tous solides au poste.

—Il y a pourtant des moments où ça ne va pas trop fort, déclara mélancoliquement la sœur aînée.

—Pardié ! s'écria le gredin, ça se comprend, après la secousse que vous avez eue. . . . Seulement, quoi ! il n'y a pas à dire, on ne peut rien y faire. . . .

Rose était déjà dans la cuisine où elle s'était emparée d'une bouteille.

La somnambule ouvrit la porte et disparut avec une agilité qu'on ne lui aurait pas soupçonnée.

—Zéphyrine est une bonne fille ! déclara La Limace. . . . Elle a le cœur sur la main. . . . Je l'aime beaucoup.

—Tant mieux !

—Elle a ses défauts, personne n'est parfait. . . . Seulement, c'est courageux, c'est bon, c'est honnête, quoi !. . . . Ah ! elle peut se vanter de m'avoir empaumé, foi d'Eusèbe Rouillard.

—Elle vous aime bien aussi.

—Je le crois. . . . Entre nous, Mme Fouilloux, j'aurais pu trouver une femme plus moyennée. . . . Le daron et la daronne m'avaient choisi au patelin une boulangère qui avait des écus, vu qu'eux-mêmes sont au sac et que je n'ai ni frère ni sœur. . . . Mais je leur ai écrit que je gagnais assez de galette pour me payer la bourgeoise de mes rêves. . . .

—Et vous croyez que votre père et votre mère ne feront pas de difficultés ?

—Plus souvent !. . . . Ils finissent toujours par faire tout ce que veut leur petit Zézèbe.

—Alors, c'est bien !

—Voyons ! vous pouvez bien le dire aussi : la richesse ne fait pas le bonheur.

—Mais je ne suis pas riche, déclara vivement Rose.

—Vous êtes établie, vous êtes calée ; faut pas vous en défendre, puisque ça prouve que vous êtes une travailleuse. . . . Ce n'est pas vos parents qui vous ont laissé les quatre sous que vous avez.

—Bien sûr ! répondit Rose, qui ne niait plus la modeste aisance, tant les flatteries de La Limace lui faisaient perdre sa circonspection naturelle.

—On a de l'œil, on sait apprécier tout de suite quelqu'un de convenable. . . . Je n'ai pas besoin de vous voir deux fois pour savoir à quoi m'en tenir. . . . Entre gens comme il faut, y a pas d'erreur !

Claudinet s'approcha :

—Où donc qu'elle est, ma tante Fifine ?

—Elle va bientôt revenir, répondit La Limace. . . . Amour d'enfant, va !. . . . Tu l'aimes donc bien, ta tante ?

—Mais oui ! fit le bébé, étonné d'une pareille question.

La vérité est que, au premier contact, l'enfant s'était vivement reculé, ainsi que nous l'avons raconté, mais, petit à petit, la trogne rougeaud de la somnambule avait moins effarouché Claudinet ; et, comme elle lui tenait des discours insidieusement caressants, il souriait quand il voyait reparaitre le visage enluminé de Zéphyrine, qui lui rappelait, peut-être un ballon des grands magasins de nouveautés.

—Et moi, reprit La Limace, est-ce que tu m'as à la bonne ?

—Si t'es pas trop méchant, répondit l'enfant, tu seras mon ami aussi. . . . mais plus tard.

La rentrée de la somnambule interrompit la scène.

Les yeux de Zéphyrine lui sortaient de la tête.

La Limace trouva le moyen de lui dire à l'oreille :

—Tu en as sifflé une sur le zinc, pendant qu'on te servait.

—C'est pas vrai, protesta la somnambule.

—Tu sens le pernod à plein nez.

—C'est la bouteille qui fuit.

Zéphyrine s'empressa d'aller chercher des verres et de l'eau fraîche pour couper court aux justes reproches de son amant.

—Vous savez, dit Rose, je n'en prendrai pas. . . . J'ai peur que cela me fasse mal.

—Mais ce n'est pas si fort que cela, puisqu'on met de l'eau.

—On dit que c'est du poison.

La jeune Mlle Fouilloux éclata de rire.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 843 — P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la: il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
354 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave 15, rue Soufflet, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1552, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

13441



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

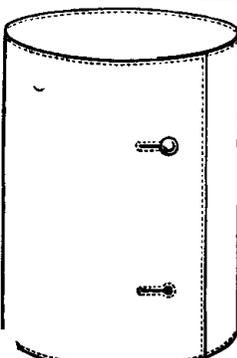
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

50 YEARS' EXPERIENCE



TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de ROMÉ a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE — DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT — FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCAR.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,694

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilletton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.